

Citations originales.

Point 1. Le livre.

- [Moulthrop 97a] « *Codex is thus an essentially conservative form, a means of exactly repeating knowledge or fictional discourse validated over time. It's the supreme discursive expression of the sedentary, the established, the legitimate.* »
- [Eco 96] « *Régis Debray has observed that the fact that Hebrew civilization was a civilization based upon a Book is not independent on the fact that it was a nomadic civilization. (...) If you want to cross the Red Sea, a scroll is a more practical instrument for recording wisdom. By the way, another nomadic civilization, the Arabic one, was based upon a book, and privileged writing over images.* »
- [Moulthrop 97a] « *Hypertext and its fictions (...) constitute an excursion beyond the domain of the codex, a project we might call post-bibliocentrism.* »

Point 2. Auteur(s) et autorité.

- [<http://www.w3c.org>] « *An author is a person or program that writes or generates HTML documents. An authoring tool is a special case of an author, namely, it's a program that generates HTML.* »
- [Barnes 95] « *Notions of origin have no place in electronic reality. The production of the text presupposes its immediate distribution, consumption, and revision. All who participate in the network also participate in the interpretation and mutation of textual stream. The concept of author did not so much die as it simply ceased to function. The author has become an abstract aggregate that cannot be reduced to biology or to the psychology of personality.* »
- [Amerika 96] « *some characters die in one scenario and continue living in another. That's the way I think about the real world. (...) The hypertext writer actually can exercise an infinitely greater control over what the reader will see and the sequence in which he or she will read than a writer of print texts.* »

Point 3. Lecteur(s) et lectures.

- [Rau 00] « *Many of the second generation hypertext-critics even claim that hypertext imposes far more restrictions on the text and the reader than good, old linear story-writing.* »
- [Lavagnino 95] « *As we have learned from research into the history of the book, we can't understand reading without thinking about the entire system we have built to support it.* »
- [<http://www.w3c.org>] « *A user is a person who interacts with a user-agent to view, hear or otherwise use a rendered HTML document.* ». « *User-agent : any device that interprets HTML documents. User agents include visual browsers, non-visual browsers, search robots, proxies ...* ». »
- [Rau 00] « *A hyperfiction is like a love-story : Two people meet. They fall in love. They quarrel and part. They reconcile.* »
- [Coover 98] « *Hypertext also shares with dreams the spatializing or dissolving of time [...].* »
- [Miles 00] « *Hypertext, perhaps more so than most other media, makes a virtue of readerly context, and its the fluidity of this context that precludes any normative description or classification of syntagmatic series, their meanings, and their applicability prior to any particular hypertext's singular instantiation. The comprehension of discursive structure in hypertext is volatile to the extent that it is pragmatically, not grammatically, determined, and so remains outside of normative prediction and pattern.* »

section B

4. Emergence de nouvelles subjectivités.

« Du point de vue du rapport aux œuvres, le cyberspace semble creuser un attracteur culturel que l'on résumera par trois propositions interdépendantes :

- *1) (...) ce sont les messages, de quelque ordre qu'ils soient, qui vont tourner autour des récepteurs, désormais situés au centre (inversion de la figure dessinée par les médias de masse).*
- *2) Les distinctions établies entre auteurs et lecteurs, producteurs et spectateurs, créateurs et herméneutes se brouillent au profit d'un continuum de lecture-écriture. (...) (déclin de la signature).*
- *3) les séparations entre les messages et les « œuvres », envisagés comme des micro-territoires attribués à des « auteurs », tendent à s'effacer. Toute représentation peut faire l'objet d'échantillonnage, de mixage, de réemploi, etc. Selon la pragmatique de création et de communication en émergence, des distributions nomades d'informations fluctuent sur un immense plan sémiotique déterritorialisé. Il est donc naturel que l'effort créateur se déplace des messages pour aller vers les dispositifs, les processus, les langages, les « architectures » dynamiques, les milieux. » [Lévy 81 p.121]*

4.1. Les nouveaux masques de l'auteur : pour une ingénierie auctoriale.

L'intrusion de l'hypertexte dans la sphère du littéraire – en tant qu'exemplification des problématiques qui travaillent la sphère de la communication autour du modèle de Shannon et Weaver – n'a que peu changé la part et le statut dévolus à « l'auteur ».

Si l'on fait exception de l'ensemble des dénominations d'ordre essentiellement affectif ou émotionnel⁴³, et correspondant uniquement à l'image qu'un individu veut donner de lui-même et non à la réalité pragmatique d'une quelconque fonction liée à un processus d'écriture ou de production textuelle, la principale nouveauté révélée par l'hypertexte dans la sphère des postures énonciatives possibles d'un point de vue auctorial, est celle qui contribue à forcer un peu la distinction – par ailleurs toujours possible – entre le « fond » et la « forme » d'une œuvre. Ce niveau de granularité⁴⁴, s'il est la plupart du temps sans effet notable sur l'œuvre, peut cependant, dans certains cas extrêmes remettre en cause la nature même des « œuvres-numériques-hypertextuelles » en scindant de manière définitive et exclusive⁴⁵ les niveaux d'intervention – et donc d'autorité – de « l'auteur-responsable-du-fond » et de « l'auteur-ingénieur-responsable-de-la-forme ».

Si, d'un point de vue stylistique et rhétorique, l'existence de certaines pratiques d'écriture dédiées à l'environnement hypertextuel est maintenant admise, c'est le résultat de la reconnaissance de cet aspect de la fonction-auteur dans le paysage énonciatif du réseau.

« Si nous considérons « l'information mapping », l'une des rares méthodes d'hyperécriture, il y a analogie entre la carte géographique qui suit le contour d'un terrain et la structure de l'hypermédia qui suit le contour de la matière décrite (Horn, 1989). Dans sa perspective, Horn appelle l'auteur un analyste qui hiérarchise et classifie les nœuds d'information d'après leurs ressemblances et leurs différences. » [Rhéaume 93]

⁴³ « auteur-multimédia », « poète électronicien », « directeur créatif », « web-author », « hyper-writer », etc ... On retrouve nombre de ces dénominations dans [Masson 00]

⁴⁴ représenté sur la fig. 3, p.63 par la branche « instances structurantes » ➔ « humaines »

⁴⁵ pouvant aller jusqu'à la plus radicale des distinctions : celle « biologique » qui différencie deux individus ...

Les seules notions que l'on trouve développées et argumentées dans la littérature critique sur ces aspects, sont toutes rattachées à ce que nous avons convenu d'appeler la sphère de l'ingénierie auctoriale. Ainsi [Bootz 96a] précise l'un des aspects possibles de cette ingénierie, qu'il appelle le « réalisateur » chargé « *[d']assurer[r] une lisibilité en réduisant les constantes, même implicites, du texte-auteur au profit de variables calculées en fonction du contexte de lecture, et en subordonnant la gestion du détail au profit d'une organisation globale des séquences.* ». De même, Eduardo Kac, poète, théoricien de la poésie digitale et exégète de son œuvre, rend ainsi compte de son « writing process » [Kac 91] :

- « 1. Génération et manipulation à l'aide d'outils digitaux d'éléments du texte (...) : étape de modelage.
- 2. Etude et décomposition préalable des multiples configurations visuelles que le texte pourra éventuellement adopter (...) ;
- 3. Rendu des lettres et des mots, c'est-à-dire assignement d'ombres et de textures à la surface des modèles (...) ;
- 4. Création des séquences animées (...) ;
- 5. Fichiers exportés vers un logiciel d'animation et édition des séquences (...) ;
- 6. Enregistrement sur pellicule des structures exactes (...) ;
- 7. Enregistrement séquentiel des scènes individuelles (...) ;
- 8. Synthèse holographique finale en lumière blanche. »

Ces activités relèvent effectivement de la sphère de l'ingénierie auctoriale, qui semble être parfaitement autonome par rapport à de quelconques procédés rhétoriques. Et s'il demeure une stylistique, elle sort du contexte littéraire pour se fondre dans celui du montage, de l'assemblage, de la cinétique, autant d'éléments se rapprochant de processus cinématographiques⁴⁶. Cette apparente « technicisation » peut sembler effrayante ou consternante à certains, cependant, l'écart qui sépare une analepse ou une incise narrative d'un flashback cinématographique n'existe que parce que le support change ; de plus, elle n'est pas si loin de la maîtrise « technique » qui était nécessaire à la création d'un sonnet académique⁴⁷.

Deux différences sont notables : d'abord le transfert de compétences, qui en même temps qu'il autorise l'entrée de certains dans la sphère du littéraire en exclut d'autres semblant pourtant autorisés de fait (les auteurs « classiques »). Ensuite, différence plus « essentielle », cette maîtrise technique repose essentiellement sur des constituants hors-langue (temps, topographie et mouvement)⁴⁸. Mais le travail de ces constituants se fait dans un sens et une intention qui sont les mêmes que ceux de la rhétorique classique : mettre une série de topoï au service de l'expression d'un sens.

Si l'on examine la nature des tâches dévolues à cette « ingénierie auctoriale », on constate que la plupart d'entre elles étaient déjà présentes et définies dans l'organisation des fonctions existant autour du texte dans la rhétorique scholastique médiévale, où la notion moderne d'auteur n'existait pas encore. Comme rappelé par [Barthes 66 p.76], on y trouve le scriptor qui recopie, le compiler qui complète ce qui a été

⁴⁶ le cinéma n'étant pas si éloigné que cela du littéraire si l'on se réfère à de nombreuses analyses critiques suggérant chez certains auteurs (Stendhal, Balzac ...) l'anticipation au moyen de processus stylistiques (focalisation) et narratifs (prolepse, analepse) d'éléments comme les travelling et autres flashbacks.

⁴⁷ avec ses règles formelles (forme fixe, harmonie du contenu entre quatrain et tercets) et sa rhétorique propre (deux structures rythmiques différentes pour les tercets).

⁴⁸ voir chapitre troisième, point 3.3 « Le texte comme lieu technologique ».

copié sans intervenir sur le fond, le commentator qui intervient pour rendre le texte plus intelligible par le commentaire de certains passages et l'auctor enfin, qui donne ses propres idées, mais toujours en s'appuyant sur d'autres textes faisant autorité. L'avènement et l'intégration du multimédia, pour autant qu'il augmente significativement la portée de ces fonctions sur l'œuvre et leur rend une possible autonomie, ne change en rien leur nature.

On peut également se poser la question de savoir si la multiplication exponentielle des possibilités d'orientation et de choix, offerte par les outils d'ingénierie auctoriale, en accroissant du même coup les risques de désorientation et de surcharge cognitive pour le lecteur, ne peuvent pas être considérés dans l'optique d'une doctrine « évolutionniste » de la littérature ou tout au moins de l'énonciation. En effet, face aux possibilités qu'offre l'hypertexte à la catégorie des « lecteurs » d'acquérir des compétences et des prérogatives sur le texte (et sur le sens) jusque là réservées à la « caste » des auteurs, ceux-ci mettraient en place, de manière le plus souvent inconsciente, des mécanismes de défense. En poussant à l'extrême toutes ces nouvelles possibilités sous couvert d'une utilisation expérimentale ou d'ordre stylistique, il s'agit pour survivre en tant qu'auteur, de saper méthodiquement la totalité des repères du lecteur, c'est-à-dire essentiellement ce qui constitue les fondements de la poétique aristotélicienne. Bien que nous ne croyions que peu à la thèse que nous venons de formuler ici⁴⁹, elle nous paraît s'inscrire légitimement dans le contexte de la renégociation de la carte énonciative qu'inaugure l'hypertexte. Et si elle doit être retenue, c'est en ce qu'elle renforce la problématique des dimensions politiques de l'énonciation, développées dans le point suivant.

4.2. Les nouveaux visages du lecteur.

A l'inverse de celui de l'auteur, l'un des éléments qui paraît fonder la légitimité de l'hypertexte comme objet d'étude dans le champ littéraire, est la renégociation des statuts du lecteur, en terme d'autorité partagée, voire de responsabilité. Avant de commencer à étudier ce que recouvre la réalité de ces nouveaux visages du lecteur, nous voulons d'abord, à l'instar de ce que nous venons de faire pour la fonction auteur, soustraire au champ de notre analyse tout ce qui peut-être vu comme la transposition plus ou moins avouée de postures énonciatives déjà opérantes et fonctionnelles dans une textualité plus « classique ».

A la sphère de l'ingénierie auctoriale fait naturellement écho celle de l'ingénierie lectorale (lecteur et auteur entretenant une interaction gémellaire). « *Comme devant toute technique dont l'usage tend toujours à permettre l'autonomie de l'usager, la lecture du texte informatique invite à intégrer le mode d'emploi, à faire du lecteur le monteur-critique de la création littéraire.* » [Balpe 96]

⁴⁹ la littérature hypertextuelle actuelle semble en effet désormais avoir repris à son compte les codes littéraires traditionnels, même si elle tente constamment de les détourner. Si la nature de la perception de ces codes varie constamment, cela est davantage dû au contexte de lecture (temporalité de l'ordre de la session, interfaçage, etc.) qu'à la volonté de quelques-uns de préserver des prérogatives dépassées. De plus le nombre de ces nouvelles prérogatives octroyées aux auteurs (et pas uniquement en terme d'ingénierie) suffit à conforter leur autorité sur les textes.

D'autres préféreront parler « d'interacteur »⁵⁰ ; là encore un ensemble de notions recouvrent un même domaine de compétence. La différence entre un « lecteur-monteur-critique » et un « auteur-ingénieur » devient presque imperceptible ; elle n'est plus une affaire d'autorité mais d'intentionnalité, c'est-à-dire d'attribution et de partage raisonné ou aléatoire de compétences. L'éventail de ces compétences s'étend sur une gamme que nous avons tenté de décrire sous la branche « instances induites » ➔ « actives » de la figure 3, et qui va de compétences d'ordre stylistiques (commenter, documenter ...) à des compétences cognitives de hiérarchisation, de classement et de liaison (architecturer, contextualiser ...).

Pourtant, aussi loin que la critique puisse aller, elle n'est encore qu'un lointain reflet de la vision Mallarméenne⁵¹ dans laquelle le rôle du Livre est, déjà, de faire du lecteur un « opérateur » :

« Ce livre idéal aurait utilisé d'une façon simultanée tous les modes de communication concevables, ceci pour investir le lecteur, "l'opérateur", d'un droit d'auteur nouveau en l'invitant à recréer indéfiniment ce livre en d'innombrables variations, comme pour l'accomplir sans fin par un mouvement qui lui serait propre. La lecture (...), serait devenue "l'opération" essentielle, l'acte ultime par lequel l'œuvre, le texte ou le livre n'auraient jamais cessé de naître et de renaître, d'être construits et reconstruits, au risque aussi d'être détruits » Alain Vuillemin⁵².

Ainsi, du point de vue des postures lectorales, s'il en est une que l'hypertexte inaugure, c'est celle d'une authentique co-opération entre un auteur et un lecteur, mais qui doit être aussitôt marquée par une double restriction : elle ne peut être « mise-en-œuvre » qu'à l'initiative du premier, et elle est la plupart du temps confinée au domaine relevant d'une ingénierie du texte, c'est-à-dire de l'ensemble des paramètres et des interactions potentiellement capables d'interférer sur la production et l'organisation de contenu. Tel nous semble être le seul - mais décisif - authentique nouveau visage du lecteur institué par l'hypertexte.

Quant à disposer d'une mainmise sur les significations véhiculées par ce contenu et par la forme qu'il choisit d'adopter, seule une catégorie particulière d'hypertextes autorise une collaboration dans le cadre d'une « intentio auctoris »⁵³. Nous voulons ici montrer pourquoi l'idée que l'hypertexte fait du lecteur un co-auteur à part entière nous paraît infondée. La plupart de ceux revendiquant cette idée ressentent aussitôt qu'ils l'expriment, le besoin de la nuancer, de l'atténuer. « Avec le support interactif et l'hypertexte à géométrie variable, le lecteur n'est plus seulement spectateur, celui qui regarde le sens par la fenêtre en rectangle de la page, du dehors, mais coauteur de ce qu'il lit, écrivain en second, partenaire actif. » Debray⁵⁴. Si le taux de partage de cette autorité semble équivalent, il continue d'instituer un rapport hiérarchique dans lequel l'autorité du lecteur vient encore « en second ». Ce partenariat affirmé par Debray est pour l'essentiel un partenariat idéal, théorique, potentiel, qui atteste d'un changement de mentalité, d'une organisation de rapports au sein de la sphère littéraire et communicationnelle qui sont maintenant prêts à muter, ou en tout

⁵⁰ [Vandendorpe 00] « terme employé par Janet Murray pour désigner le statut d'un usager surtout intéressé à produire sur écran des événements visuels intégrés à un jeu ou à un récit interactif. » Janet Horowitz Murray, « Hamlet on the Holodeck : the future of narrative in cyberspace », N.Y & Londres, Free Press, 1997.

⁵¹ Voir [Gaudard 98 pp.5-12].

⁵² pp. 257-258, **Informatique et littérature**, Paris-Genève, Ed. Champion-Slatkine, 1990. Cité par [Bernier 98].

⁵³ ce type d'hypertexte est celui que nous qualifierons de « hypernarrations arborescentes à vrais embranchements » et dont les caractéristiques seront précisées dans le point 8.4 de ce chapitre.

⁵⁴ cité par [Braffort 98 p.291]

cas à être pensés selon des modalités différentes de celles ayant eu cours jusqu'ici. Mais comme toute volonté de changement affectant une organisation, il est d'abord révélateur des contradictions sur lesquelles celle-ci est bâtie : une nouvelle boucle de récursivité est alors atteinte ; la dichotomie « auteur-lecteur », pour autant qu'elle se diversifie en se ramifiant, reste pérenne et conserve – pour tous ceux qui proposent ou valident l'une de ses ramifications – toutes ses vertus de paradigme explicatif et auto-suffisant.

« Là est la clé du problème : à vouloir conserver (même en les « dépassant dialectiquement ») n'importe laquelle des instances séparées de la grille structurelle de la communication, on s'interdit de rien changer fondamentalement, et on se condamne à des pratiques manipulatoires fragiles, qu'il serait dangereux de prendre pour une « stratégie révolutionnaire ». Seul est stratégique en ce sens ce qui met radicalement en échec la forme dominante. » [Bougnoux 93 p.770]

Reste ceux pour qui la mise en échec de cette « forme dominante » passe par l'élimination de l'un de ses axes (l'auteur) au profit de l'autre (le lecteur). Or nous venons de montrer qu'il ne s'agit que d'un transfert de compétences, de l'un vers l'autre. Transfert le plus souvent temporaire et partiel, et toujours à l'initiative du même : l'auteur. *« En réalité, ce qui sous-tend l'argument séduisant de Landow où le lecteur prend tout contrôle, c'est une idéologie de consommation qui, dans ce mode décentré de l'hypertextualité, permet la réapparition du sujet du capitalisme du 'laissez faire' ».* [Keep 95] Tout discours sur l'énonciation n'est jamais neutre, et parce qu'il touche à une modélisation structurelle de la communication, ses implications politiques sont toujours présentes⁵⁵. Et l'hypertexte, une nouvelle fois, donne à ces questions une légitimité et une résonance qui n'ôtent rien – bien au contraire – à leur dimension problématique, mais autorisent en revanche l'observation de leur expérimentation à grande échelle.

« La prégnance du modèle de la communication de Shannon et Weaver, avec un émetteur, un message et un récepteur [est] très forte et se heurte à l'autre modèle, celui d'un réseau dans lequel il n'y a pas un mais plusieurs émetteurs, dans lequel il n'y a pas un mais plusieurs récepteurs et dans lequel le bruit de fond n'est plus une pénalité, une pénibilité, mais peut-être l'ensemble des interlocuteurs potentiels. » [Perriault 01 p.38]

Ce qui se revendiquait comme une rupture, comme la fin d'un cycle n'est en fait que l'amorçage d'un nouveau cycle dans lequel le lecteur est peut-être parfois co-auteur, mais reste en première instance récepteur en face d'un ou plusieurs émetteurs : il ne s'agit en aucun cas d'un autre modèle mais de l'une des variations possibles sur le thème du modèle initial. Point de rupture donc, mais un déplacement, une transition signifiante.

« L'art de la communication évolue comme la théorie de la communication dans son déplacement d'un modèle de signification à entrée/sortie (l'artiste qui envoie un message à l'observateur à travers le médium de la peinture ou de la sculpture) vers un système dans lequel la signification est négociée et où elle émerge des interactions de toutes celles impliquées dans le procès de la communication. Ceci est particulièrement fructueux quand le procès implique une activité en ligne dans un complexe de réseaux télématiques. » Roy Ascott. Cité par [Hillaire 01]

⁵⁵ Poser la question de savoir « Qui parle », c'est poser la question de la légitimité du discours et simultanément celle de la légitimité du locuteur à le tenir.

Et une fois encore, quel que puisse être ce changement, il ne se donne pas à lire dans le support mais dans l'organisation de l'inscription, de la trace que celui-ci autorise.

4.3. De l'auteur au lecteur.

« Un système hypertextuel est à la fois un outil-auteur et un medium de lecture. » [Landow 90 p.408]

Intercréativité : « quelque chose où les gens construisent des choses ensemble, et ne se contentent pas d'interagir avec l'ordinateur, vous interagissez avec les gens et faites partie d'un milieu qui est un tout, et cette masse est liée ensemble par de l'information » [Berners-Lee 96a]

4.3.1. Du singulier au collectif.

Avant de s'y inscrire définitivement, la nouveauté se manifeste dans le vocabulaire par une série de néologismes : ceux qu'il paraît presque indispensable de créer à chaque critique s'intéressant aux « nouveaux visages du lecteur » sont un exemple flagrant de ce phénomène. Si chacun d'eux apparaît pertinent dans le contexte du discours critique qui l'exprime, la liste exhaustive de ces néologismes mis bout à bout rappelle les plus belles fatrasies rabelaisiennes : des plus sobres (« *opérateur* », « *monteur-critique* », ...), aux plus alambiqués (« *création-collective-à-anonymat-gradué* », « *wreader* », « *lauteur* », « *lectature* »⁵⁶ etc.).

S'il nous était demandé de « choisir » la formulation qui nous semble la plus proche de ce qu'est la réalité du transfert d'autorité dans un cadre hypertextuel, nous retiendrions le terme composite de « *reader-as-author* »⁵⁷ proposé par M. Joyce pour décrire la position du lecteur dans **Afternoon**. Cette idée d'un « *reader-as-author* » semble plus intéressante et plus pertinente que toutes celles de « *wreader* » ou de « *lauteur* », parce qu'elle permet de signifier à la fois l'alternance possible et l'équivalence potentielle de ces deux instances d'énonciation, tout en préservant un cadre de temporalité linéaire propre à cette alternance et à cette équivalence (quand on devient auteur, on cesse d'être lecteur) ; elle permet d'éviter de sombrer dans l'amalgame et la tautologie, ce qui nous semble être le cas chaque fois que l'on prétend être – d'un point de vue énonciatif – simultanément auteur ET lecteur : effectivement, et ce depuis les origines de la littérature, il n'existe pas à notre connaissance d'auteur qui n'ait écrit son œuvre sans la lire ou sans être, de fait, son premier lecteur.

Le point commun de la plupart de ces concepts, l'ancre par laquelle ils viennent s'arrimer à la réalité du texte, est celui de leur composition : la « *lectature* », le « *wreading* » n'est plus l'apanage d'une relation individuelle au texte, mais le vecteur d'expression d'une approche plurielle, collective.

« [...] la nécessité de réunir deux perspectives, souvent disjointes : d'un côté l'étude de la façon dont les textes, et les imprimés qui les portent, organisent la lecture qui doit en être faite, et de l'autre la collecte des lectures effectives, traquées dans les confessions individuelles ou reconstruites à l'échelle des communautés de lecteurs, de ces 'interpretative communities' dont les membres

⁵⁶ [Weissberg 01] parle de « *lectature* », et évoque une « *création collective à anonymat gradué* » à propos des logiciels libres.

⁵⁷ M. Joyce, « *Notes Toward an Unwritten Non-Linear Electronic Text* » in **PostModern Culture**, Vol. 2, n°1, 1991. Cité par [Marcotte 99].

partagent les mêmes manières de lire et les mêmes stratégies d'interprétation. » [Chartier & Jouhaud 89 p.57]

L'autorité à l'œuvre dans les textes, indépendamment de leur nature ou de leur forme, ne meurt ni ne se dissipe. Ce qui se reconfigure de manière définitive dans l'environnement énonciatif de l'hypertexte c'est l'anonymat du lecteur individuel : d'absolu qu'il était, cet anonymat cesse brutalement d'être, pour favoriser la reconnaissance graduée d'un collectif lisant. « *Une texte n'accède à l'existence de livre que si au moins deux lecteurs se l'approprient en le lisant et peuvent ainsi se rencontrer dans la reconnaissance d'un commun attrait et exercer leur semblable intelligence en débattant de leurs lectures.* » [Damien 95 p.71]

Ces communautés d'interprétation, pour autant qu'elles étaient présentes dans les formes traditionnelles de la textualité, étaient le fait de l'implicite, parce que constituées de l'addition successive d'individualités autonomes ne s'accordant pas pour former un collectif. L'avènement de l'hypertexte, en même temps qu'il fonde « l'autorité herméneutique » de ces communautés, leur confère une instantanéité de fait, leur permettant de basculer de la sphère de l'implicite à celle de l'explicite.

4.3.2. De l'identité au N.O.Ms (nouvelles organisations mémorielles).

« La trace de l'écriture qui est conservée en mémoire par la machine n'est pas lisible par l'homme. Le support mémoriel de son écriture ne lui est donc désormais plus accessible. Pour la première fois de son histoire, l'homme ne peut lire un texte sans recourir à une machine, car la matière mémoire est par elle même illisible. » [Jeanneret & Souchier 02 p.100]

Nous pourrions nous arrêter ici dans l'analyse, le saut conceptuel qui permet de passer du lecteur aux « *interpretative communities* » paraissant suffisant pour justifier de l'intérêt de l'hypertexte dans l'étude de la reconfiguration des postures énonciatives dans un environnement distribué et numérique. Mais cela laisserait dans l'ombre deux questions essentielles :

- pourquoi a-t-on eu besoin de faire appel à ces néologismes (wreader, lauteur ...) puisqu'une simple redistribution/reconfiguration des rôles et statuts de chacune des individualités du couple « auteur-lecteur » aurait suffi, d'un point de vue rhétorique, énonciatif, stylistique ... ?
- pourquoi a-t-il été nécessaire que de nouvelles communautés se fédèrent pour pouvoir disposer de manière pleine et entière d'une autorité potentielle sur les textes et sur les discours qui les fondent ?

Parce qu'il est une chose qui ne peut être renégoiée au plan individuel sans entraîner de profonds bouleversements au plan collectif : il s'agit de la mémoire. Pour l'auteur comme pour le lecteur, du fait d'une part de la richesse et de la puissance des outils de création/navigation dont ils disposent, et du fait d'autre part, de ces nouveaux rôles et fonctions qu'il leur faut souvent simultanément découvrir et maîtriser, la part

essentielle de ce rapport à l'œuvre habituellement dévolue à l'activité mémorielle se délite au profit d'une simple engrammation vers des mémoires de plus en plus externalisées. Le « recording » (enregistrement) prend le pas sur le « remembering » (souvenir).

L'étude de l'organisation de l'énonciation dans l'hypertexte littéraire met clairement au jour le rôle primordial que jouent le traitement et l'inscription dans des supports mémoriels collectifs d'un ensemble de rapports individuels et fragmentaires à l'œuvre. Si l'on accepte de définir l'activité mémorielle comme celle qui autorise non seulement l'enregistrement et son activation en tant que souvenir, mais également la possibilité d'une « activation par association » entraînant la suppression temporaire ou définitive (oubli) de tout ou partie de l'enregistrement⁵⁸, le seul lieu où elle peut encore se développer est celui du territoire collectif sur lequel l'appropriation de parts mnésiques individuelles structure et organise au moyen d'interactions permanentes un hypercortex qu'aucune des individualités qui le compose ne maîtrise.

Il y a dans l'analyse de l'hypertexte littéraire, de ses acteurs, de ses lectures et de ses outils, une articulation décisive qui s'opère entre :

- des **activités mnésiques causales** (fonctionnant essentiellement par activation), lesquelles sont pour la plupart opérationnelles dans les interfaces d'accès ou de création des hypertextes (fonction historique des navigateurs, fonction « plan des liens » dans Storyspace). Ce type d'activités, qui n'autorise l'oubli que par effacement délibéré, est normalement le propre des collectifs organisés et plus généralement des organisations.
- des **activités mnésiques associatives** qui autorisent l'oubli par accumulation, par traumatisme ou suite à un choix inconscient. Ce type d'activités est normalement le propre de l'individu.

Ce qui est en train de se jouer avec l'avènement de l'hypertexte, non pas simplement comme nouveau support d'engrammation, mais également et surtout comme nouveau mode d'inscription et d'accès en mémoire, c'est :

- d'une part la migration des **activités mnésiques associatives** de la sphère **de l'individuel vers celle du collectif**,
- d'autre part **l'appropriation individuelle de propriétés mnésiques causales**.

Dans ce type de configuration, ce que l'individu perd en « remembrance », en « capacité à se souvenir », il le gagne en « recording », en « capacité à enregistrer ». Or nous savons que la construction de l'identité de chacun passe par la mémoire et le souvenir. A l'inverse, et dans un mouvement « naturel » d'oscillation qui tend à préserver un équilibre entre les sociétés humaines et les individualités qui les composent, ce que la constitution de ces entités collectives autorise – du fait de leur acquisition d'activités mnésiques associatives –, c'est l'établissement de liens croisés entre tous ces enregistrements (remember =

⁵⁸ « Les neurologues et psychophysiologues distinguent une mémoire longue et une mémoire courte (de l'ordre d'une minute). Or la différence n'est pas seulement quantitative : la mémoire courte est du type rhizome, diagramme, tandis que la longue est arborescente et centralisée (empreinte, engramme, calque ou photo). (...) La mémoire courte comprend l'oubli comme processus ; elle ne se confond pas avec l'instant, mais avec le rhizome collectif, temporel et nerveux. La mémoire longue (famille, race, société ou civilisation) décalque et traduit, mais ce qu'elle traduit continue d'agir en elle, à distance, à contretemps, « intempestivement », non pas instantanément. » [Deleuze & Guattari 80 pp. 24-25]

record-embed) et l'apparition d'organisations, de configurations mémorielles entièrement nouvelles à ce niveau d'échelle (hypercortex planétaire).

Quelle que soit la manière dont on choisit de les qualifier, ces instances, ces entités, ces nouvelles organisations mémorielles constituent pour le discours (pour le déroulement et l'accomplissement de la parole ou de l'écrit) des repères de la nouvelle carte énonciative. Des points fixes du haut desquels se dessine le nouvel espace du territoire littéraire. A ce stade de notre travail, ce territoire est peuplé. Peuplé d'individualités, souvent groupées en agencements collectifs, dotées de fonctions nouvelles, légitimes, instables, mouvantes, parfois interchangeables, parfois simultanées, mais toujours inscrites dans un continuum qui, plus « instantané » que celui auquel nous sommes habitués, institue ses propres règles de cohérence : celui de la session. Ce territoire est un espace entièrement vierge. Il est cependant déjà une carte, qui peut-être lue à l'aune des capacités mnésiques individuelles et collectives mobilisées pour son déchiffrement. Nous venons de voir en quoi l'hypertexte inaugure sur ce point un changement radical. Il nous reste maintenant à nous intéresser à ce qui va constituer l'ensemble des niveaux d'échelle présents sur cette carte, les textes : chaque texte, tous les textes.

Un hypertexte est un graphe. Un graphe que les instances d'énonciation qui s'y déploient, orientent. C'est dans l'agencement collectif des textes et non plus des hommes que pourront être analysées la nature et la fonction que ce graphe est amené à occuper dans l'espace de notre rapport au savoir.

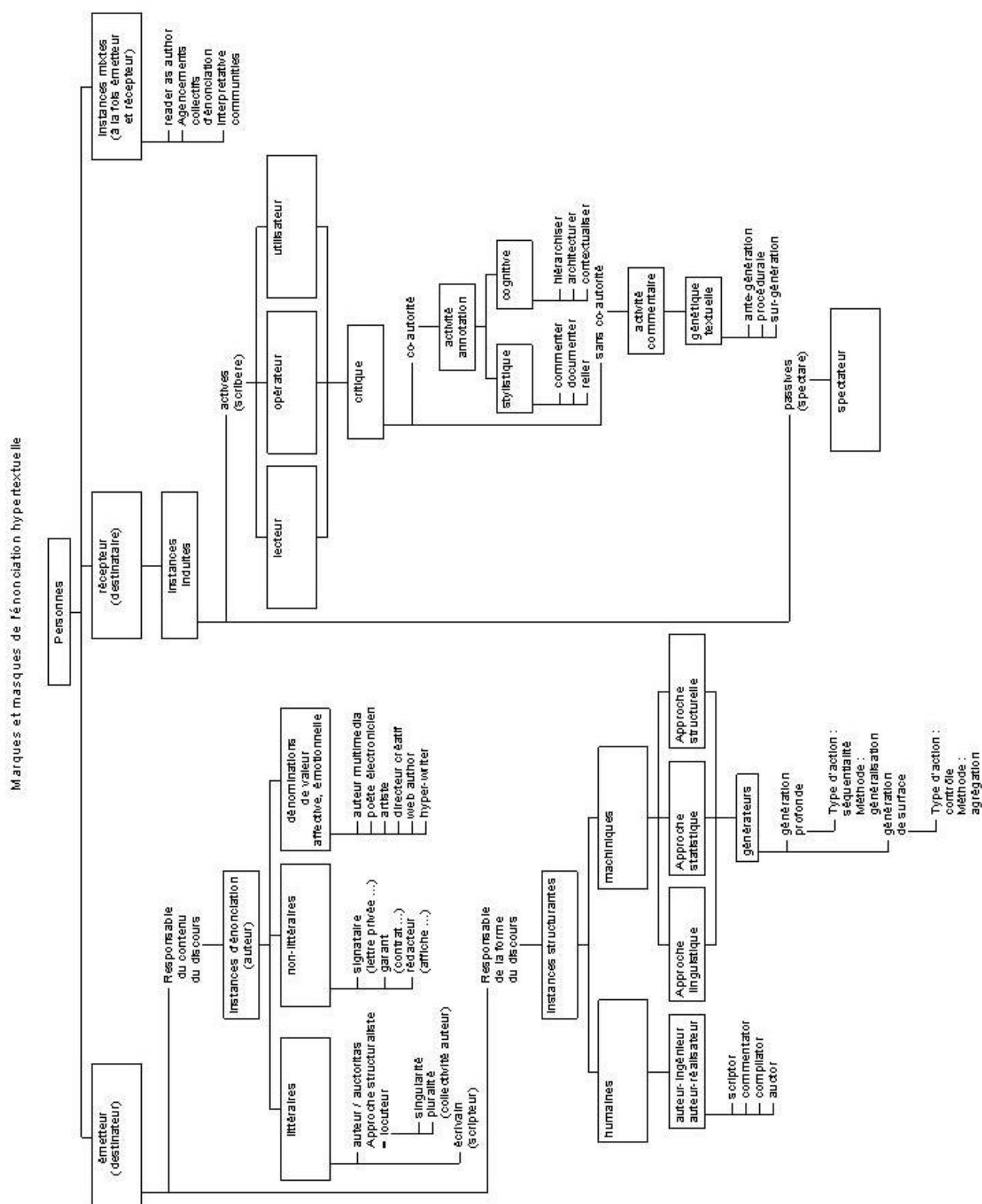


Fig. 3 : Marques et masques de l'énonciation hypertextuelle.

5. Le texte et ses nouvelles modalités.

« L'omniprésence du discours humain pourra peut-être un jour être embrassée au ciel ouvert d'une omniconnexion de son texte. » Jacques Lacan. Cité par [Bougnoux 93 p.319]

Les civilisations du livre reposent sur des textes. Ces textes font autorité. Cette autorité est fondée par la légitimité du Livre. Il s'agit d'un cercle vertueux qui s'auto-entretient. Il en va tout autrement pour la civilisation du texte. Le texte ne repose plus – ou plus exclusivement – sur le livre. Et si son autorité ne peut jamais être vraiment contestée, c'est avant tout parce qu'elle n'est jamais vraiment construite. Il faut pourtant s'efforcer de repenser non pas le texte – qui en tant qu'objet ou idée ne souffre aucune transformation ontologique –, mais plutôt le rapport à la réalité que recouvre le tissu de significations qui le constitue.

Comme Chartier et d'autres l'ont montré, l'environnement, le support, les modalités d'inscription du texte ne sont jamais neutres mais bien essentielles dans ces relations qui unissent la connaissance que les hommes ont des textes et les connaissances que les textes donnent aux hommes. On se souviendra en effet que :

« La représentation électronique des textes modifie totalement leur condition : à la matérialité du livre, elle substitue l'immatérialité de textes sans lieu propre ; aux relations de contiguïté établies dans l'objet imprimé, elle oppose la libre composition de fragments indéfiniment manipulables ; à la saisie immédiate de la totalité de l'œuvre, rendue visible par l'objet qui la contient, elle fait succéder la navigation au très long cours dans des archipels textuels sans rives ni bornes. (...) En cela elle n'a qu'un seul précédent dans le monde occidental : la substitution du codex au volumen, du livre composé de cahiers assemblés au livre en forme de rouleau aux premiers siècles de l'ère chrétienne. (...) Ce n'est qu'à partir du IV^e voire du V^e siècle que les codex grossissent, absorbant le contenu de plusieurs rouleaux. (...) Le codex autorise un plus facile repérage et un plus aisé maniement du texte : il rend possible la pagination, l'établissement d'index et de concordances, la comparaison d'un passage avec un autre, ou encore la traversée du livre en son entier par le lecteur qui le feuillette. De là, l'adaptation de la forme nouvelle du livre aux besoins textuels propres au christianisme : à savoir, la confrontation des Évangiles et la mobilisation, aux fins de la prédication, du culte ou de la prière, de citations de la Parole sacrée. » [Chartier 96 p.32]⁵⁹

Plusieurs chemins s'offrent alors pour penser aux transformations qu'occasionne cette mutation du support de l'inscription qui est l'un des aspects de la nature numérique de l'hypertexte. Le premier de ces chemins est celui de l'analyse structurale qui fait du texte un paradigme que caractérise :

- « 1. la fixation de la signification,
- 2. sa dissociation d'avec l'intention mentale de l'auteur,
- 3. le déploiement de références non ostensives et,
- 4. l'éventail universel de ses destinataires. » [Molino 89 p.36]

Pourtant, dans cette liste, chacun des ancrages paradigmatiques que l'analyse structurale permet d'offrir pose la question transverse du support. Où fixer la signification ? Par quel biais atteindre l'éventail

⁵⁹ voir aussi le point 1.3. « Entre mythologie et bibliocentrisme »

universel de ses destinataires ? Comment marquer, comment inscrire, la dissociation du texte avec celle de l'intention mentale de son auteur ?

Pour autant, l'autre chemin qui consiste à envisager la question du support comme élément suffisant pour l'établissement d'une typologie, ne résiste pas davantage à l'analyse. Cette perspective choisie entre autre par [Burrows 97]⁶⁰ ne permet d'isoler qu'une série d'éléments d'ordre « archivistique » au sens le plus pauvre du terme, puisqu'elle ne prend en compte, pour qualifier le texte électronique, aucune des possibilités spécifiques offertes par l'hypertexte. [Burrows 97] choisit ainsi de retenir comme base de sa typologie, des critères qui ne sont qu'une transposition d'un support (papier) vers un autre (numérique) :

- « le marquage employé (...) »
- la limite dans laquelle l'édition est dépendante d'un logiciel spécifique (...),
- la méthode de distribution ou de publication (...),
- la structure d'ensemble ou l'architecture de l'édition (...),
- le type d'édition [...]. »

La seule conclusion à laquelle ces critères permettent d'aboutir est l'affirmation selon laquelle « *L'éclectisme est inhérent au format électronique et devrait persister pour un temps considérable (sic).* »

Le premier à affirmer d'un point de vue critique, comme fait littéraire original, le rapport d'interdépendance existant entre des significations plurielles et des textes plurivoques, est Barthes. Aux outils méthodologiques d'analyse du texte il apporte – notamment – l'idée de lexie.

« *Le signifiant tuteur sera découpé en une suite de courts fragments contigus, qu'on appellera ici des lexies, puisque ce sont des unités de lecture. (...) La lexie comprendra tantôt peu de mots, tantôt quelques phrases ; ce sera affaire de commodité : il suffira qu'elle soit le meilleur espace possible où l'on puisse observer le sens (...)* » [Barthes 70 p.18]

Avec l'annexion de la lexie par l'hypertexte, celle-ci demeure le « *meilleur espace possible* », mais elle acquiert, du même coup son indépendance vis-à-vis de la notion « *d'unité de lecture* », du fait de la nature aléatoire et non prévisible de cette dernière dans un contexte hypertextuel. Chez Barthes, la notion de lexie apparaît dans le sillage de ce qu'il appelle le « *texte étoilé* » (p.18), ce « *signifiant tuteur* » : celui-ci est encore une origine, un repère stable et fixe, même s'il tend à se dissoudre dans la masse de ses fragmentations successives et subjectives. Ce qui fait de la lexie l'une des modalités essentielles de la manifestation hypertextuelle des textes, c'est qu'elle est un fragment – une partie d'un tout – mais un fragment autonome, c'est-à-dire n'existant que dans le cadre d'un tout qui le dépasse, mais ne nécessitant pas, pour exister en tant que fragment, de connaître ce tout ou d'entretenir avec lui des rapports explicites⁶¹. Un fragment qui revendique son déni d'origine.

L'intuition de Barthes de l'existence d'îlots de signifiante autonomes et n'existant paradoxalement que dans une organisation réticulée qui intègre la nature, les modalités et le devenir de leur inscription, cette idée nécessite d'être réaffirmée avec force dans un contexte critique pour lequel la cohérence de cette organisation tend à se déliter derrière une fatrasie conceptuelle qui fait écho à celle, énonciative, que nous

⁶⁰ il propose une typologie des textes électroniques « *qui ont existé précédemment sous forme imprimée ou manuscrite.* »

⁶¹ cette thématique d'une littérature fragmentaire, fractale, sera le second point de notre second chapitre.

évoquions plus haut. Ainsi [Bootz 96b] évoque et distingue les notions de « *texte-à-voir* »⁶² comprenant lui-même un « *texte-à-voir-lu* » et un « *texte-à-voir-non-lu* », et qui coexisterait avec d'autres « *texte-lu* »⁶³, « *texte-lu-pressenti* », « *texte-à-voir-virtuel* », etc. ... autant d'entités qui, à force de se vouloir plurielles, se singularisent à un point jamais atteint et qui ne nous paraissent plus pouvoir « *jouer le rôle du texte classique* », même si cette performance théâtrale est accomplie par un « *générateur* », comme c'est le cas dans l'argumentaire de [Bootz 96b].

Nous voulons donc ici nous efforcer de distinguer les principes d'organisation à l'œuvre derrière cette fatrasie conceptuelle, pour tenter d'en comprendre le fonctionnement et de déterminer si, à défaut de pouvoir isoler des invariants, il n'est pas possible d'inférer de ces principes une typologie des textes et des discours hypertextuels, pouvant alors servir de fondement à l'affirmation et à la définition de la notion controversée de « *genre hypertextuel* ». Nous montrerons que ce qui se transforme avec l'hypertexte, c'est ce que nous appellerons le troisième axe du discours : non pas celui, paradigmatique du sens-signifiant, non pas celui syntagmatique, du sens-signifié, mais bien celui, transverse, de cette direction qui fait sens, de ce sens qui oriente et détermine le placement des signifiants dans l'environnement mouvant des signifiés.

Il s'agit, pour faire œuvre critique de se donner les moyens d'apaiser une angoisse : avant l'hypertexte « (...) *l'herméneutique était sinon une science, tout au moins un art et une discipline d'esprit ... Avec l'hypertexte qu'en sera-t-il ? (...) Dès lors que le nombre de parcours échappe à l'auteur lui-même, parler de sens a-t-il un sens ?* » [Ganascia 97]. Le développement qui suit et qui mènera au terme de ce travail se fixe comme objectif premier de proposer à l'herméneutique les outils et les méthodes qui lui permettront de réaffirmer son discours et de l'appliquer, en toute rigueur, à l'étude de l'hypertexte.

5.1. Qu'est-ce qu'un texte ? Ruptures ...

« *La Tortue : Vous avez sans aucun doute remarqué comment certains auteurs se donnent un mal fou pour faire monter la tension quelques pages avant la fin de leur histoire alors qu'un lecteur qui tient, physiquement, le livre entre ses mains, sent au toucher que l'histoire touche à sa fin. Il dispose donc de quelques informations supplémentaires qui constituent une sorte de préavis. La tension est un peu gâchée par la perception physique du livre. Il vaudrait nettement mieux, par exemple, qu'il y ait des pages et des pages de remplissage à la fin des romans, (...) servant à éviter que la position exacte de la fin ne soit repérée au premier coup d'œil ou au toucher.* » [Hofstadter 85 p.452]

5.1.1. Clôture et finitude : un texte a un début et une fin.

« *Le texte, quelque soit son degré d'organisation intellectuelle, tient ensemble par le simple fait qu'il est linéaire [...]. Le texte linéaire remplace la véritable cohérence intellectuelle par la succession qui en tient lieu avantageusement. La différence qui se pose avec l'hypertexte, c'est que nous n'avons plus cette merveilleuse béquille qui tient lieu de raison.* » [Clément 95]

⁶² qu'il définit comme « *l'objet proposé au lecteur (sur son écran)* »

⁶³ défini comme « *la représentation mentale que se fait le lecteur.* »

*« Les textes littéraires sont toujours planaires (et même généralement linéaires), c'est-à-dire disposés sur une feuille de papier. »
François Le Lionnais [Oulipo 73 p.285].*

Linéaire. Littéraire. Il y a derrière cette paronomase bien plus qu'une connivence sonore. Un lien structurel est en place qui fait que le linéaire est l'espace de déploiement du littéraire, et au-delà même du littéraire, l'espace de déploiement du discours, de la pensée mise en mots. Les raisons de ce lien sont celles que nous évoquions jusqu'ici, c'est-à-dire tenant essentiellement à la matérialité du volume dans lequel jusqu'alors, venaient s'inscrire les textes. Cette linéarité est aussi bien spatiale – elle tient entre les limites physiques du volume –, que temporelle – elle est celle où s'étire et se contracte le temps de la lecture –, que stylistique – on sait le statut critique particulier de l'*incipit* romanesque ou d'un vers de chute dans un sonnet – que cognitive – puisque cette linéarité a partie liée avec le fonctionnement de notre mémoire, de notre compréhension, de notre analyse et de nos représentations.

C'est la fin de ce type particulier de linéarité que marque l'hypertexte⁶⁴. En ôtant de fait à l'esprit et à la lecture « *cette merveilleuse béquille* » [Clément 95], il nous offre simultanément l'occasion de questionner les mécanismes (stylistiques, rhétoriques) qui assurent la cohérence, la validité et/ou la littérarité d'un texte et ce dans des paysages textuels que le structuralisme, la critique génétique et l'ensemble des approches critiques antérieures aux années 1990 n'avaient pu au mieux qu'anticiper, sans jamais pouvoir les expérimenter autrement que sous la forme de ces « *curiosae* » dont parle Balpe.

« Impensable en dehors d'une inscription temporelle, toute littérature a massivement à faire avec la linéarité.(...) Et l'écriture des textes littéraires est largement contrainte par cette matérialité. Même les recueils poétiques, qui sembleraient pourtant pouvoir échapper à cette contrainte d'ordre, dès qu'imprimés dans un ouvrage quelconque se trouvent soumis à cette loi générale.

Bien entendu certains auteurs (...) ont essayé d'y échapper [Roubaud, Saporta, Cortazar], mais les pesanteurs du média livre rendent ces lectures hypertextuelles problématiques, et relèvent davantage des « curiosae » que de modalités réelles : le lecteur n'est pas suffisamment contraint dans ses pratiques pour ne pas faire fonctionner la lecture de ces ouvrages suivant l'habitus culturalisé. » [Balpe 97c]

Là où la plupart des théoriciens, de Ducrot à Todorov considèrent que le texte se caractérise « *par son autonomie et par sa clôture*. » [Vandendorpe 99 p.87], ces deux notions deviennent caduques, à moins de les réinvestir de significations qui n'ont plus rien à voir avec leurs acceptions d'origine. Pourtant le texte, à l'inverse du temps ou de l'espace, n'est ni une notion apodictique, ni un cadre a priori de l'entendement : il faut donc bien trouver une explication, ou à tout le moins une dénomination, à son existence nécessairement bornée. « *Le texte informatique crée une forme nouvelle, sans incipit ni clôture, un texte qui, comme la parole, se déroule de son mouvement propre, un texte qui bouge, se déplace sous nos yeux, se fait et se défait : un texte panoramique.* » [Balpe 97d]. Pas plus qu'un texte, un panorama n'a d'existence en dehors de la subjectivité qui le fonde. Cette subjectivité qui contribue à fonder la légitimité textuelle de tout hypertexte est

⁶⁴ Nous reprendrons et développerons cette idée dans le premier point de notre second chapitre : « Dialectique de la ligne et du réseau. »

celle que nous décrivions plus haut⁶⁵, une subjectivité culminante qui se décline autour des trois modalités du regard que sont l'introspection, l'in-spection et l'exo-spection. Comme nous continuerons de le démontrer dans les parties de ce travail consacrées à la place de l'image et aux générateurs de texte, la textualité de l'hypertexte fait le choix du *spectare* plutôt que celui du *scribere*. Rupture. Et dans son immense majorité, elle continue de donner principalement à voir ce qui est écrit. Continuité.

Un texte à un début et une fin.

Un hypertexte n'a ni début ni fin. Il dispose d'un ou plusieurs points d'amorçage. A partir de l'activation de l'un de ses points il se met en mouvement, jusqu'à l'épuisement de celui qui l'a créé, de celui qui le parcourt, ou de ses propres ressources.

5.1.2. Traçabilité.

« Mes livres sont une multitude de traces ; car j'ai fait et refait les même chemins ; car je me suis souvent perdu. »
[Jabès 73 p.431]

« Nous appelons classique tout texte lisible. »
[Barthes 70 p.10]

« Qu'il appartienne à la littérature, à la philosophie ou aux sciences humaines, le texte classique, le texte lisible, est celui qui efface toute trace du dispositif qui l'a engendré. »
[Clément 95]

De l'assertion de Barthes à celle de Clément, se donne à lire, en abîme, l'histoire de l'un des aspects les plus problématiques de l'hypertexte : celui du statut qu'il faut accorder à la production hypertextuelle dans son ensemble. Celle-ci fonctionnant en dehors du circuit éditorial traditionnel qui permettait d'opérer une distinction salvatrice entre le texte-livre et le texte-brouillon, la question du statut « littéraire », « auctorial » ou tout simplement « fictionnel » de telle ou telle « lexie » hypertextuelle se pose avec une acuité déterminante et n'est plus l'apanage du critique ou du généticien des textes, mais également l'un des premiers enjeux de l'écriture comme de la lecture. L'ensemble de ce corpus de questions nécessite pour être résolu de s'intéresser à ce qui permet la multiplication des brouillons et autres esquisses ou fragments hypertextuels, c'est-à-dire les générateurs de texte. Nous y consacrerons le point 7 de ce chapitre.

Pour ce qui est de la rupture opérée en termes de traçabilité par l'hypertexte, retenons qu'à l'inverse du texte, l'hypertexte revendique, utilise, ou à tout le moins laisse ouvert, l'accès au dispositif qui a permis de l'engendrer.

⁶⁵ voir le point 3.2. « Approches coopératives de la lecture. »

5.2. Qu'est-ce qu'un texte ? Continuités ...

5.2.1. Dans la dépendance du support ?

*« (...) le texte n'est pas le livre ; il n'est pas enfermé dans un volume, lui enfermé dans la bibliothèque. Il ne suspend pas la référence à l'histoire, au monde, à la réalité, à l'être. (...) Je voulais rappeler que le concept de texte que je propose ne se limite ni à la graphie, ni au livre, ni même au discours, encore moins à la sphère sémantique, représentative, symbolique, idéelle ou idéologique. Ce que j'appelle 'texte' implique toutes les structures dites 'réelles', 'économiques', 'historiques', 'socio-institutionnelles', bref tous les référents possibles. Autre manière de rappeler une fois encore qu'il n'y a pas de hors-texte. Cela ne veut pas dire que tous les référents sont suspendus, niés ou enfermés dans un livre (...) mais cela veut dire que tout référent, toute réalité a la structure d'une trace différencielle, et qu'on ne peut se rapporter à ce réel que dans une expérience interprétative. » Derrida, *Limited Inc*, Ed. Galilée, 1990. Cité par [Noyer 94 p.19]*

Poser une nouvelle fois dans ce travail la question essentielle du support, c'est poser la question liée de la transcendance du texte. L'hypertextualité n'appartient pas plus au numérique, à l'informatique, à l'électronique, ou au digital que le texte n'appartient en priorité au livre, au journal ou au panneau publicitaire. Même la distinction établissant que le texte se donne à lire sous une forme matérielle – quelle qu'elle soit – et que l'hypertexte est d'abord une forme immatérielle nous paraît inadaptée. Quelle est en effet la vraie nature, le vrai support des **Cent mille milliards de poèmes** de Queneau : celui matériel de l'inscription apauvrie du texte dans l'espace d'un volume ? Celui exhaustif mais illisible – et donc aussi pauvre en signifiante que le précédent – de l'intégralité des poèmes en des dizaines de volumes ? Ou celui, potentiel, intime, poétique, immatériel de la projection instantanée et sans cesse reproductible de la potentialité que renferme cette mécanique textuelle dans un espace mental que reconfigure chaque nouvel abord du texte initial ou de l'une de ses combinaisons possibles ?

« Mais il ne faut confondre le texte ni avec le mode de diffusion unilatéral qu'est l'imprimerie, ni avec le support statique qu'est le papier, ni avec une structure linéaire et fermée des messages. La culture du texte, avec ce qu'elle implique de différé dans l'expression, de distance critique dans l'interprétation et de renvois serrés au sein d'un univers sémantique d'intertextualité, est, au contraire, appelée à un immense développement dans le nouvel espace de communication des réseaux numériques. Loin d'anéantir le texte, la virtualisation semble le faire coïncider à son essence soudain dévoilée. » [Lévy 88 p.48]

Dans le texte comme dans l'hypertexte, ce qui a à voir avec le support, c'est l'inscription. Et le texte demeure irréductible à sa propre inscription.

5.2.2. Le dépassement de l'énonciation.

« (...) le Texte est ce qui se porte à la limite des règles de l'énonciation. » [Barthes 84 p.73]

L'une des continuités les plus flagrantes entre le texte et l'hypertexte est celle de leur commune tentative de dépassement de l'énonciation. Si l'hypertexte permet effectivement l'émergence de nouvelles

instances d'énonciation⁶⁶ là où le texte classique devait se contenter de procédés rhétoriques et stylistiques limités en nombre (niveaux de focalisation, monologue, etc.), tous deux reposent sur un double engagement, une double contrainte, un pacte énonciatif initial et fondateur :

- un texte comme un hypertexte n'existent que s'ils mettent en jeu une combinatoire énonciative par rapport à laquelle ils se définissent.
- ce choix énonciatif est le premier et souvent le seul point par lequel la connivence entre un auteur et un lecteur prend corps et forme.

« Le récit s'élabore sur plusieurs plans, à différents niveaux de connivence ; d'où ce décalage entre ce qui est dit - jamais tout à fait dit - et ce qui est perçu - jamais tout à fait perçu - ; de sorte que c'est dans ce qui est attendu, oublié, retrouvé et reperdu que le texte s'écrit. » [Jabès 75 p.88] A l'inverse du texte classique, l'hypertexte permet, dans certains dispositifs, l'inversion définitive ou temporaire de la posture énonciative initiale. Mais à l'identique du texte classique, il n'existe que sur la base du pacte énonciatif initial qu'il définit pour ensuite le suivre, le dépasser ou le détruire.

Pour qu'un texte existe, il faut une dualité : que quelqu'un parle à quelqu'un. Même dans le cas d'un monologue, cette dualité est présente, puisqu'il s'agit encore d'un discours adressé – je me parle –. **Un texte est d'abord un discours adressé.**

L'hypertexte existe comme singularité. Il suffit que la question « Qui parle ? » puisse être posée pour qu'il accède à l'existence. Cette question l'est d'ailleurs la plupart du temps de manière auto-référentielle par l'hypertexte lui-même, gagnant sa justification. Ainsi, pour exister, il suffit à l'hypertexte d'être amorcé, le fait même de la trace, laissée par le dispositif qui l'engendre ou qu'il engendre, étant une preuve « ontologique » suffisante. **Un hypertexte est d'abord l'adressage⁶⁷ d'un discours.** *« Tout ce qui existe est situé. »*⁶⁸

5.2.3. L'hypertexte haut-lieu de l'intertexte.

« Même si tous les textes (...) existent toujours en relation avec d'autres, avant l'arrivée de la technologie de l'hypertexte, de telles interrelations ne pouvaient exister que dans les esprits individuels percevant ces relations ou dans d'autres textes revendiquant l'existence de telles relations. »
[Landow 90 p. 426]

Dans l'article d'où est extrait l'exergue ci-dessus, Landow présente le système « Intermedia » comme l'un des fondements technologiques permettant d'exploiter l'hypertexte dans un cadre de travail coopératif, et conclut en indiquant que l'hypertexte est une explicitation de l'intertexte et des formes de collaboration induites par l'objet-livre ; cela s'explique essentiellement par l'utilisation qui peut être faite des liens hypertextes. *« (...) le lien électronique change radicalement l'expérience du texte en changeant ses relations spatiales et temporelles aux autres textes. »* [Landow 90 p. 412]. Nombreux sont ceux, qui à

⁶⁶ voir le point 4 de ce chapitre.

⁶⁷ on entend ici le terme « adressage » tel qu'il est utilisé sur les réseaux, c'est-à-dire, l'adresse physique d'un ensemble de données.

⁶⁸ Max Jacob, **Le cornet à dés**, Pais, Gallimard, « Poésie », 1980. Préface de 1916.

l'instar de ce que peut laisser entendre le discours de Landow, considèrent l'hypertexte, au pire comme une forme d'intertextualité technologique et au mieux comme ce qui « (...) permettrait au lecteur de « visualiser » le concept d'intertextualité. » [Marcotte 00]

Nous voulons ici dissiper ce qui nous apparaît comme une double confusion : celle qui est faite entre les définitions des notions d'hypertexte et d'intertexte, et celle de la perception des réalités qu'elles recouvrent aujourd'hui au vu des définitions précédentes.

On peut envisager de deux manières différentes le concept d'intertextualité ; du point de vue du texte, en considérant que « (...) nul texte ne peut s'écrire indépendamment de ce qui a déjà été écrit et il porte de manière plus ou moins visible la trace et la mémoire d'un héritage et de la tradition. Ainsi définie, l'intertextualité est antérieure au contexte théorique des années 60-70 qui la conceptualise. » [Feuillebois 01]. Cette perspective tautologique équivaut, pour l'hypertexte cette fois, à celle de [Gazel 97] pour qui « Tout texte, d'une part appartient à et d'autre part contient un hypertexte ». Reste à déterminer la validité de cette assertion, ses supposés fondements théoriques et surtout les proportions et les rapports qui se jouent dans ce subtil mélange entre nature et fonction. Toutefois, affirmer ainsi que tout est intertexte – ou hypertexte – ne permet pas de répondre à la question de savoir ce qu'est l'intertexte – ou l'hypertexte.

L'autre perspective est celle qui consiste à choisir parmi les caractérisations de ceux qui ont conceptualisé cette notion d'intertexte. Trois acceptions différentes seront ici retenues.

Premièrement, celle de l'intertextualité comme phénomène perceptible au niveau de l'unité de l'œuvre et dépendant essentiellement d'une volonté de l'auteur, volonté identifiable donc, bien que la plupart du temps inconsciente. Cette vision, historiquement la première, est celle développée par Kristeva :

« l'intertextualité est un processus indéfini, une dynamique textuelle : il s'agit moins d'emprunts, de filiation et d'imitation que de traces, souvent inconscientes, difficilement isolables. Le texte ne se réfère pas seulement à l'ensemble des écrits, mais aussi à la totalité des discours qui l'environnent, au langage environnant. » [Feuillebois 01]

Deuxièmement, celle de l'intertexte envisagé comme un phénomène ne dépendant plus de l'écriture mais comme un effet de lecture. Pour Riffaterre : « L'intertextualité est la perception par le lecteur de rapports entre une œuvre et d'autres, qui l'ont précédée ou suivie. » [Feuillebois 01]. Cette revendication de la part lectorale est très proche de la réalité du phénomène lectoral tel que nous l'avons défini dans un environnement hypertextuel. Le basculement ici opéré se joue entre une écriture de l'implicite et une lecture de l'explicite, une lecture qui en activant l'un des possibles parcours textuels de l'œuvre, en actualise l'une de ses potentialités.

Enfin, troisième voie de l'intertextualité, celle qui isolément paraît la plus restrictive : une intertextualité non plus de l'œuvre, mais des textes, une intertextualité qui prend place au cœur même de tout ou partie de ces textes, au cœur même des « lexies ». « Je définis [l'intertextualité] pour ma part, d'une manière sans doute restrictive, par une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes, c'est-à-dire, eidétiquement et le plus souvent, par la présence effective d'un texte dans un autre. » [Genette 82 p.8] Il explique ensuite qu'elle adopte différentes formes pouvant aller de la citation (« la plus explicite ») à

l'allusion (« *la moins explicite* ») en passant par le plagiat. La « pauvreté » de cette vue est cependant toute relative puisque qu'elle prend place au sein d'un appareil théorique de relations « *transtextuelles* » dont l'intertextualité est l'une des cinq modalités composites, au même titre que le paratexte⁶⁹, la métatextualité⁷⁰, l'architextualité⁷¹ – sur laquelle nous reviendrons à propos de notre étude des genres hypertextuels – et bien entendu l'hypertextualité⁷².

Au delà des paradigmes explicatifs que tendent à dresser chacune de ces approches, la proximité de ces deux notions – hypertexte et intertexte – est depuis toujours présente. A tel point que Genette avait d'abord qualifié « d'intertexte » ce qu'il redéfinit dans **Palimpsestes** comme relevant de « l'hypertexte ».

Une nouvelle fois, l'hypertexte – non plus au sens de Genette – offre à la critique et à l'épistémologie cette chance de réunifier des approches que la proximité théorique obligeait à choisir comme frontières méthodologiques, par suite de simples variations de point de vue, ou de contexte : la métatextualité de l'un (Genette) étant ainsi strictement équivalente à l'intertextualité de l'autre (Kristeva). A l'heure de la littérature électronique et de l'entrée dans l'explicite et dans le technique de la plupart des procédés – même métaphoriques – de liaison, la co-existence de ces deux concepts est-elle encore nécessaire ?

Nous pensons que oui. D'abord parce qu'au delà de la quasi-simultanéité de leur apparition – années 60 pour l'intertexte sur le vieux continent et 1965 pour l'hypertexte sur le nouveau monde – le contexte, l'environnement intellectuel et théorique ayant présidé à la naissance de ces deux termes est radicalement différent.

Ensuite parce qu'ils ne sont pas trop de deux pour permettre de rendre compte d'une réalité nécessairement multiple : lexies, textes, œuvres, tout semble effectivement, maintenant plus que jamais, lié à tout.

Mais la nature de ces relations – de parties entre elles, d'une partie vers un tout, d'un tout vers un autre, etc. – le seuil au-delà ou en-deçà duquel elles sont perceptibles passant de l'implicite à l'explicite, la variabilité en contexte de chaque aspect de ces relations, la variabilité des contextes eux-mêmes, rien donc n'interdit la coexistence de ces deux notions, bien au contraire ...

Pour autant, il s'agit d'être clair sur le sens que l'on choisit de leur affecter.

L'hypertexte n'est pas uniquement un moyen de rendre visible les relations existant entre des textes. Il est ce par quoi se déterminent et se fondent ces relations. Il est ce qui permet de sortir de l'interstice

⁶⁹ p.10 « *relation généralement moins explicite et plus distante [que l'intertextualité] que, dans l'ensemble formé par une œuvre littéraire, le texte proprement dit entretient avec ce que l'on ne peut guère nommer que son paratexte : titre, sous-titres, intertitres ; préfaces, postfaces, avertissements, avant-propos (...) et bien d'autres types de signaux accessoires, autographes ou allographes qui procurent au texte un entourage (variable) et parfois un commentaire, officiel et officieux, dont le lecteur le plus puriste et le moins porté à l'érudition externe ne peut pas toujours disposer aussi facilement qu'il le voudrait et le prétend.* »

⁷⁰ p.11 « *troisième type de transcendance textuelle. (...) Relation « de commentaire » qui unit un texte à un autre texte dont il parle sans nécessairement le citer (le convoquer), voire, à la limite, sans le nommer.* »

⁷¹ p.12 « *type le plus abstrait et le plus implicite. (...) Il s'agit ici d'une relation tout à fait muette que n'articule, au plus, qu'une mention paratextuelle (...) de pure appartenance taxinomique.* »

⁷² p.13 « *J'entends par là toute relation unissant un texte B (que j'appellerai hypertexte) à un texte A (que j'appellerai, bien sûr, hypotexte) sur lequel il se greffe d'une manière qui n'est pas celle du commentaire.* » et plus loin p. 16 : « *J'appelle donc hypertexte tout texte dérivé d'un texte antérieur par transformation simple (nous dirons désormais transformation tout court) ou par transformation indirecte (nous dirons imitation).* »

méthodologique de l'intertexte : en ouvrant, en déployant cette notion, il fonde la réalité herméneutique et littéraire des perspectives qu'elle avait contribué à mettre en place, avant qu'il ne les reprenne. L'intertextualité demeure, mais comme épiphénomène d'une organisation hypertextuelle des textes qui l'englobe. Nous choisissons donc ici de renverser la perspective ouverte par Kristeva. L'hypertextualité dispose de l'ensemble des paramètres de fonction et de nature permettant d'amorcer la « *dynamique textuelle* » dont parle Kristeva. L'intertextualité est l'un de ces moyens.

De plus, si l'intertextualité a fort à faire avec la diachronie, elle s'interdit toute relation anachronique : un texte ne peut faire référence à un autre qui lui sera postérieur. Elle est à sens unique et hérite des propriétés du cadre temporel (linéaire) dans lequel elle se situe. L'hypertexte, comme nous l'avons déjà montré, s'inscrit dans une forme de temporalité différente : les propriétés dont il hérite sont celles de la session. En ce sens, rien n'empêche qu'il noue avec d'autres textes des relations implicites ou explicites alors même que ces textes n'ont pas encore été écrits ou sont en train de l'être⁷³. « *Derrière le texte affiché se lisent toujours tous les textes possibles, c'est-à-dire tous les autres textes. Ces textes ne sont que la concrétisation particulière d'une infinité de possibles. Derrière la littérature informatique, s'impose la présence de la littérarité.* » [Balpe 96]

Avec l'hypertexte, la littérarité dont il est maintenant question fait face à sa complétude. Elle dispose de toute latitude pour s'y déployer, puisqu'elle ne se mesure plus à l'aune de ceux qui ont ou n'ont pas « fait une œuvre », puisque se substitue à l'œuvre et au Livre, comme référent stable et fondateur, le Texte. Il le fait en redevenant ce que lui assignait d'être l'idéal barthésien : « *un champ méthodologique*⁷⁴ ». En ce champ se trouvent et se confrontent des phénomènes linguistiques et des instances d'énonciation. Nous voulons maintenant nous intéresser à la nature particulière de l'un des composants que l'on y retrouve : l'image, ou plus exactement, le rapport à l'image qu'inaugure l'hypertexte, parce qu'il nous semble, au même titre que les précédents, jouer un rôle déterminant dans la compréhension du phénomène au nom duquel « *Le texte est transformé en problématique textuelle.* » [Lévy 88 p.39]

⁷³ il s'agit d'un scénario type utilisé par nombre de générateurs aléatoires. On peut également retrouver ce procédé dans des hypertextes n'utilisant pas de générateurs mais des liens conditionnels. C'est également ce rapport au futur, au « work in progress » que M. Joyce avait d'emblée ressenti comme spécifique à l'hypertexte en le définissant ainsi : « *Le texte devient un palimpseste tendu dans le présent, dans lequel ce qui transparaît ne sont pas des versions antérieures mais des vues possibles, alternatives.* » [Masson 00]

⁷⁴ [Barthes 84 p.72] « (...) l'œuvre est un fragment de substance, elle occupe une portion de l'espace des livres (par exemple dans une bibliothèque). Le Texte, lui, est un champ méthodologique. »

6. L'image comme nouveau matériau textuel.

« La communicativité du narrateur était faible, peut-être parce que ses dispositions le portaient davantage à la rigueur de l'abstraction qu'à la transparence des images. » [Calvino 76 p.27]

Quel que soit l'angle que l'on choisisse pour aborder la problématique de l'imprimé, du livre ou plus généralement de l'écrit, et aussi loin que l'on puisse remonter dans l'histoire des significations, le rôle de l'image apparaît comme fondamental et fondateur. En effet les premières traces laissées par des hommes sont ces peintures rupestres ornant le fond des grottes ; aussi loin que puissent aller la science-fiction ou la recherche institutionnelle, toutes deux font de l'image – et tout particulièrement de l'une de ses formes, l'hologramme⁷⁵ – une de leurs thématiques principales. Par ailleurs, l'événement décisif qui fit du web le formidable outil que nous connaissons aujourd'hui, se produisit en Novembre 1993 avec l'arrivée de « Mosaic », premier navigateur à permettre le chargement d'images. Enfin, une simple excursion dans ce qui fait notre environnement quotidien suffit à démontrer – s'il en était encore besoin – la place prépondérante qu'occupe l'image (télévisuelle, cinématographique, publicitaire, informatique ...).

Pourtant, seul le texte paraît jouir – d'un point de vue diachronique – d'une pérennité probablement due à son caractère institutionnel et universellement partagé qui en fait le réceptacle privilégié et le dépositaire non contesté de toute forme de communication. Nous voulons ici questionner cette dichotomie texte-image et les rapports extrêmement étroits qui unissent ces deux formes d'expression pour isoler les spécificités de l'image et comprendre les raisons qui font qu'elle est, à notre avis, appelée à jouer un rôle fondateur dans la communication et les formes hypertextuelles de demain.

6.1. L'image avant le texte.

Sans avoir besoin de remonter aux peintures rupestres des temps préhistoriques, remarquons que l'image n'a été amenée à jouer un rôle essentiel dans la transmission des messages et dans la communication en général, qu'à compter du moment où l'écrit a commencé de se répandre. Même si, pour la période couvrant le moyen-âge jusqu'à la renaissance, la maîtrise du code et de la langue dans ses manifestations typographiques restaient l'apanage d'une élite regroupant quelques savants et érudits, le besoin de communiquer avec le reste de l'humanité, avec le *vulgus pecum* s'est immédiatement fait sentir – le plus souvent au nom d'un prosélytisme religieux –, et l'écrit est allé résoudre dans l'utilisation des images le problème de sa relative incommunicabilité.

Qu'il s'agisse d'images concrètes – de représentations picturales – ou d'images métaphoriques, Saint Thomas d'Aquin dresse très tôt le constat suivant : « *L'homme ne peut pas comprendre sans images (phantasmata).* » [Yates 75 p.83] L'écrit est alors en rapport étroit avec le Livre, c'est-à-dire avec la Bible ; et la liturgie chrétienne, dans une logique avouée d'évangélisation des masses, va très tôt devoir scénariser ce rapport au Livre. « *Les images sur les murs des églises sont « la bible des illettrés » ... Leur vision remplace*

⁷⁵ le laboratoire du M.I.T MediaLab en est un exemple (<http://www.mit.media.edu/research>)

pour eux la lecture de l'Ecriture Sainte, in ipsa legunt qui litteras nesciunt. » [Bougnoux 93 p.741] Le potentiel évocatoire de la symbolique de ces images est au moins égal à leur densité narrative : elles sont faites, réalisées, pensées pour raconter une histoire en marquant fortement l'imaginaire auquel elles s'adressent. La force d'impression suggestive de l'image est telle, que même une fois avéré le partage du code écrit par la plupart de ceux auxquels se destine le message, elle ne sortira plus jamais de l'environnement textuel, mais bien au contraire, se renforcera davantage.

6.2. L'image au lieu (haut-lieu) du texte.

Avec l'hypertexte cependant, l'image est appelée à jouer un rôle particulier et relativement déterminé, du fait de l'essor des techniques de représentation et de numérisation ; un rôle qui bien que réglé par des contraintes technologiques fortes, ne se rapproche pas moins paradoxalement de celui joué naguère par la technique des enluminures. Le Littré définit l'enluminure comme suit : « *Ajouter avec le pinceau des couleurs vives sur une estampe qui lui donnent de l'éclat par rapport au trait noir ; ce qui fait comparer ces couleurs à une lumière.* » Dans l'histoire des pratiques de lecture, elle est cependant un peu plus qu'une simple illustration ou qu'un commentaire. Elle dit, elle raconte, elle suggère, permet ou conditionne une navigation (les images enluminées sont des repères qui servent de points d'ancrage à une orientation) qui se fait au niveau de la trame discursive comme à celui, plus fin, de la charge cognitive impliquée dans l'activité de lecture-déchiffrage.

L'historique des rapports entre image et texte dispose de deux modalités : ou bien ils s'équilibrent comme le font deux forces d'égale intensité quand elles sont en présence, ou bien ils se complètent, déchargeant l'un d'un certain nombre de tâches cognitives assumées par l'autre. Les techniques et les habitus actuels vont clairement dans le sens de cette seconde modalité, principalement en raison de la densité de l'espace signifiant où se déploie la lecture et/ou la navigation hypertextuelle.

Parmi tant d'autres tâches, on compte l'activité de mémorisation et de représentation, la *dispositio* de l'ancienne rhétorique : il s'agit de la manière qu'aura le discours de se déployer tout en restant présent, « affichable » dans l'esprit de celui qui le prononce ; ce type de mémorisation a très rapidement perçu les avantages résultant de l'utilisation d'une représentation imagée, et plus particulièrement de l'image mentale, au fort potentiel évocatoire et capable dans le même temps de conserver un statut proche du « textuel ». « *Car les lieux ressemblent beaucoup à des tablettes enduites de cire ou à des papyrus, les images à des lettres, l'arrangement et la disposition des images à l'écriture et le fait de prononcer un discours à la lecture.* » [Yates 75 p.18] Parce qu'elle se constitue, au fil des siècles et de la mise en place de nos modalités cognitives actuelles de déchiffrage, comme un lieu virtuel, comme le lieu qui permet la mémorisation, « *[l'image] établit des liaisons inédites entre les percepts et les concepts, entre les phénomènes perceptibles et les modèles intelligibles.* » [Quéau 93 p.34] Elle est le point qui permet d'accéder, avec la simultanéité recherchée, à la réalité du discours et au réel qu'il inaugure en se déployant.

Tout semblait ainsi prêt pour que l'hypertexte reprenne à son compte en les développant et en leur donnant une amplitude applicative inespérée ces techniques ancestrales de mémorisation. L'une de ses caractéristiques principales est en effet d'être perçue comme un texte « affiché », un texte qui passe par l'écran et qui en ce sens, est déjà plus que tout autre, proche de l'image, elle-même perçue comme un reflet. Au fur et à mesure de son développement il s'enrichit de matériel multimédia, il intègre à part égale de l'image et du texte, éléments auxquels viennent s'ajouter du son, de la vidéo, etc. Ainsi, par accumulation et diversification progressive mais constante, « *En entrant dans un espace interactif et réticulaire de manipulation, d'association et de lecture, l'image et le son acquièrent un statut de quasi-texte.* » [Lévy 90 p.38] Dès lors, et c'est là sans nul doute l'une des raisons qui rendent son appréhension si délicate, « *Un vrai hypertexte est une sorte d'image de la textualité plutôt que l'une de ses réalisations.* » [Bennington 95]. Bien que nous contestions fortement le déni de réalisation concrète qu'énonce cette perspective⁷⁶, nous soulignons par contre le mérite qu'elle a de replacer l'hypertexte au centre d'une thématique du regard sur laquelle nous sommes précédemment attardés⁷⁷.

6.3. L'image est l'avenir du texte.

« (...) Landow et Bolter soutiennent la notion selon laquelle un paradigme visuel de la communication – incarné par l'image électronique – est en train de remplacer la paradigme de l'impression de la représentation verbale. » [Richards 00 p.69]

Toutes les conditions semblent ainsi réunies pour que l'image – après l'avoir précédé et être venu l'enrichir jusqu'à devenir une condition essentielle de sa réalisation et de sa perception cognitive – devienne l'avenir du texte. Les raisons qui plaident en sa faveur sont nombreuses et [Lévy 91 p.123] quand il défend les vertus d'une idéographie dynamique, n'a pas beaucoup à faire pour nous en convaincre :

« *Pourquoi employer l'image animée plutôt que l'écriture alphabétique ? (...)*
 - *l'image est perçue plus rapidement que le texte,*
 - *la mémorisation de l'image est la plupart du temps meilleure que celle des représentations verbales,*
 - *la plupart des raisonnements spontanés mettent en jeu la simulation de modèles mentaux, souvent imagés, plutôt que des calculs (logiques) sur des chaînes de caractères,*
 - *enfin, les représentations iconiques sont indépendantes des langues (pas de problème de traduction).* »

On peut illustrer cet argumentaire en prenant comme exemple le calligramme. Nous en percevons effectivement la forme avant d'en déchiffrer ou d'en entrevoir le contenu ; c'est cette même forme qui va en première instance retenir notre attention et se fixer dans notre mémoire ; et le message, le contenu échouera à franchir la barrière des langues quand l'inscription calligraphique y réussira. Ce n'est donc pas là non plus un pur effet du hasard si « *Pendant longtemps, seul le calligramme, dont la textualité vient de la redondance sémantique du visuel et du textuel, a pu légitimement revendiquer sa composante visuelle et la garder intacte*

⁷⁶ voir le point 5 « Le texte et ses nouvelles modalités » de ce chapitre.

⁷⁷ voir le point 3.2 « La lecture comme coopération » de ce chapitre.

sous le format du livre. » [Vandendorpe 99 p.91] Ce nouveau format d'inscription qu'est l'hypertexte permet de sortir de cette circularité de la redondance, à la conquête d'une autonomie et d'une spécificité signifiante de l'image.

6.4. Le paradoxe analogique.

« L'image a toujours lieu à la frontière de deux champs de forces, elle est vouée à témoigner d'une certaine altérité et, bien qu'elle possède toujours un noyau dur, il lui manque toujours quelque chose. L'image est toujours plus et moins qu'elle-même. » S. Daney. Cité par [Bougnoux 93 p.794]

Cette prééminence de l'image sur le texte ne semble donc pas donner lieu à débat, l'évolution de ces deux supports s'étant déroulée dans une complémentarité totale et sans ombre ... jusqu'à l'avènement de l'hypertexte : parce qu'il mêle de manière entièrement transparente texte et image et parce qu'il offre la possibilité de traiter l'un et l'autre en tant que phénomènes linguistiques strictement équivalents, il soulève du même coup une série de questionnements venant remettre en cause cette belle harmonie initiale.

Pour les tenants du texte tout d'abord, il existe une *« Différence essentielle entre le texte et l'image : alors que le premier fait toujours signe pour qui sait lire, la seconde est muette et ne met en branle un parcours de lecture que si elle est adéquatement contextualisée par son environnement immédiat – comme dans la publicité - . »* [Vandendorpe 99 p.145] A l'inverse, pour les initiateurs et les défenseurs d'une médiologie, *« L'image est à jamais et définitivement énigmatique, sans bonne leçon possible. Elle a cinq milliards de versions (autant que d'êtres humains) dont aucune ne peut faire autorité (pas plus celle de l'auteur qu'une autre). » R. Debray* ⁷⁸. Cette dichotomie n'est pourtant qu'apparente et se résoud sans peine dès lors que l'on envisage l'image dans la perspective sartrienne de *l'analogon* : à la fois support du discours et de l'imaginaire, c'est-à-dire, *in fine*, support où prend son essor et revient se fixer l'imaginaire de tout discours. Il devient alors justifié de répondre aux partisans du premier point de vue que l'image, en tant qu'*analogon*, génère son propre contexte.

Comme nous l'avons souligné avec l'exemple du calligramme, l'image vaut essentiellement par l'avènement d'une forme et rejoint en cela étymologiquement, la problématique de l'in-formation, c'est-à-dire de l'inscription dans une forme de significations pré-établies ou en cours de déploiement et de configuration. [Virilio 90 p.27] qui se définit lui-même comme un philosophe de l'image n'hésite pas à affirmer que *« L'image [est] la forme la plus sophistiquée de l'information [...] »*. Et si cette assertion s'explique sans peine et de manière quasi-intuitive par la richesse de significations qu'elle contient ainsi que par son potentiel évocatoire que la publicité a érigé en dogme, elle est également vérifiée par cette autre assertion de Bachelard pour qui : *« Toute image a un destin de grandissement »*⁷⁹. Ce grandissement est à la fois la cause et l'origine des significations qu'elle génère et dont elle est porteuse. Le potentiel exploratoire de chaque image (qui est l'une des règles stylistiques qui fonde la rhétorique hypertextuelle) se constitue

⁷⁸ Cité par [Vandendorpe 99 p.144]

⁷⁹ cité par [Virilio 98 p.26]

comme un espace à investir, du fait de ce grandissement. L'exemple le plus évocateur est celui des ces « image cliquables » que l'on trouve dans de nombreux sites web et qui sont le support exclusif de la navigation. L'image représentée (une carte de France par exemple) est, de manière entièrement transparente pour l'utilisateur, divisée en autant de sous-zones que nécessaire, lesquelles fonctionnent à l'identique d'un lien hypertextuel. L'image est ainsi prise dans les feux croisés de trois niveaux de codage :

- celui informatique de 0 et de 1 qui préside à son affichage,
- celui technologique qui l'intègre en tant qu'élément d'une page web,
- celui enfin, par lequel elle contient, inscrite en elle, des paramètres sous forme textuelle qui ne seront jamais visibles par l'utilisateur, mais sans lesquels elle perd sa finalité – servir de support à la navigation et à l'orientation⁸⁰.

Par l'une de ces boucles de récursivité dont l'hypertexte a le secret, le texte, après avoir été longtemps détrôné sur les murs des églises et sur les panneaux de nos villes par l'image, réinvestit celle-ci et instaure avec elle une nouvelle forme de servitude : si l'image et le texte numérique sont faits l'un comme l'autre d'une série de 0 et de 1, pour que l'image continue d'exister, il faut qu'elle prenne place dans une structure textuelle (un fichier HTML par exemple) et ce qui était l'un de ses attributs de nature, son potentiel analogique et évocatoire se trouve instrumentalisé par l'irruption de texte au cœur même de son codage, de son existence.

Il nous semble pourtant que pour utiliser au mieux ce potentiel, il faut en finir avec la conception médiologique de Debray qui invoque l'analogon comme une excuse méthodologique et confère à l'image une opacité qui nous semble infondée. C'est bien l'approche qualitative de Lévy et non celle, quantitative de Debray (« *elle a cinq milliards de versions* ») qui nous semble justifiée :

« Un proverbe chinois dit qu'une image vaut 10 000 mots ; [cette puissance] n'est pas due à ce qu'un diagramme contient plus d'information, mais à ce que les diagrammes indexent bien l'information : elle est disponible quand nous en avons besoin. Cela intervient dans les trois cas suivants :

- dans un diagramme, les informations utilisées en même temps sont regroupées (...)
- un diagramme regroupe toutes les informations sur un élément,
- un diagramme permet de faire facilement de nombreuses inférences perceptuelles. » [Pitrat 93 p.125]

Quand Bateson définit l'information comme une différence⁸¹, il se place dans une même optique qualitative dans la mesure où les propriétés cinétiques de l'image en situation hypertextuelle permettent de rendre tangible, directement et immédiatement perceptible ce changement d'état. Image – information – indexation : la sémiotique à construire, cette nouvelle « *syntaxe pluri-sensorielle* » qu'inaugure l'hypertexte devra suivre, pour se constituer avec rigueur, les interactions tracées par ces trois entités. Et cette invitation à se pencher sur la sémiotique de l'image a précédé son avènement : on la trouve notamment chez [Sartre 48 p.

⁸⁰ une image cliquable comprend en plus des paramètres textuels indiquant les fichiers auxquels elle renvoie, plusieurs possibilités de légendes.

⁸¹ [Bateson 77 p.231] « Une unité d'information peut se définir comme une différence qui produit une autre différence. »

266] pour qui « *il faut apprendre à parler en images, à transposer les idées de nos livres dans ces nouveaux langages.* » Il recommande également de :

« recourir à de nouveaux moyens (...) ; déjà les Américains les ont décorés du nom de « mass media » ; ce sont les vraies ressources dont nous disposons pour conquérir le public virtuel : journal, radio, cinéma. Naturellement, il faut que nous fassions taire nos scrupules : bien sûr le livre est la forme la plus noble, la plus antique ; bien sûr, il faudra toujours y revenir, mais il y a un art littéraire de la TSF et du film, de l'éditorial et du reportage. »

Dès 1948 se trouvent évoqués le public « virtuel » qui n'a certes pas encore le sens que nous lui connaissons mais dont on voit déjà les prémisses, ainsi que la question des genres – que nous traiterons plus loin.

C'est la même faculté d'anticipation, déclinée cette fois non plus sur le mode de la réflexion esthétique mais sur celui de la science-fiction, que l'on retrouve chez [Gibson 85 p.202] quand il évoque ce qu'il nomme le « *paradigme holographique* » : « *Le paradigme holographique est ce que vous avez mis au point de plus proche d'une représentation de la mémoire humaine.* », préfigurant en cela tout un pan de la recherche fondamentale actuelle. En effet, de nombreuses revues scientifiques attestent que :

« Depuis près de quarante ans, la mémoire holographique est un Graal de l'industrie micro-électronique : on prévoit de stocker des billions d'octets (...) dans un dé de matériau cristallin gros comme un morceau de sucre. En outre la vitesse de recherche des données mémorisées serait bien supérieure à celle des méthodes magnétiques. » [Toigo 00 p.72]

Le stockage, la vitesse d'accès, les modes d'organisation et de représentation et les manifestations sensibles que rend possible l'usage de l'hologramme laissent entrevoir des possibilités – et des difficultés – infinies pour l'indexation et risquent de déterminer en les renouvelant complètement les modes d'accès à l'information du siècle à venir, grâce aux ressources de l'image.

D'un paradigme l'autre.

Après que celui de l'image semble avoir remplacé celui de l'écrit, après que celui-ci a pris sa revanche en revenant s'inscrire au cœur même de l'image, un nouveau bouleversement s'opérera peut être avec le paradigme holographique. L'hologramme est moins une image qu'une forme d'imagerie indépendante de toute notion de contenu ou de nature : une image peut exister sous forme holographique, mais un texte le peut également⁸². Revenons maintenant sur une réalité déjà suffisamment complexe.

6.5. Langage de l'image.

Ces fantastiques propriétés qui font de l'image classique (diagrammatique ou autre) un vecteur privilégié pour l'indexation sont fortement multipliées par les propriétés spécifiques des images numériques, propriétés qui sont en rapport direct avec leur « nature textuelle » :

« Les images de synthèse, les images numériques et maintenant les images virtuelles représentent une étape fondamentale car, pour la première fois dans l'histoire des moyens de représentation, ce n'est plus avec la lumière photonique que l'on fait des images - comme dans le cas de la vidéo, de la photo ou du cinéma qui travaillent toujours avec l'interaction de la lumière

⁸² voir plus loin le point 8.3.2. évoquant les « poèmes holographiques » de Eduardo Kac.

réelle et des surfaces photosensibles -, mais avec des nombres, avec des formes abstraites, mathématiques, avec des modèles, bref, avec du langage. » [Quéau & Sicard 94 p.128]

Chaque nouvelle avancée technique dans les recherches ayant trait à l'utilisation de l'image est la réaffirmation constante des rapports toujours plus étroits que celle-ci entretient avec le langage et de la possibilité entrevue mais pas encore dévoilée de traiter celles-ci comme du texte, c'est-à-dire comme l'enchevêtrement de plusieurs niveaux de sens. L'image possède en outre l'avantage de permettre de se rapprocher encore du fonctionnement « associatif » de l'esprit humain que l'hypertexte s'efforce d'atteindre.

6.6. « Images agentes » : le rôle à jouer de l'image dans l'interface.

Il est frappant de constater à quel point l'histoire des techniques se caractérise d'une part, par la constance de l'effort des hommes pour établir des schémas cognitifs cohérents et efficaces pour appréhender leur environnement, et d'autre part, par la diversité, finalement toujours semblable, des moyens mis en place pour atteindre ces buts. Ainsi, dans les préoccupations toutes rhétoriques qui étaient les siennes, et ne disposant comme champ d'investigation scientifique que des ressources à développer dans les processus d'engrammation mis en œuvre par la mémoire corporelle, Cicéron écrivait : « *Nous devons donc créer des images capables de rester le plus longtemps possible dans la mémoire. Et nous y réussissons si nous établissons des ressemblances aussi frappantes que possible ; si nous créons des images qui ne soient ni nombreuses ni vagues mais actives (images agentes)* » [Yates 75 p.22] Ces « images agentes » que le nouveau champ terminologique de l'ère numérique nous permet de rapprocher d'images agissantes (images réactives, images-maps), est à tout le moins une formidable anticipation des propriétés cinétiques aujourd'hui maîtrisées de l'image. Les règles édictées par Cicéron ne dépareraient en rien dans un ouvrage contemporain dédié à la conception ergonomique de sites web, et sans aller jusqu'à affirmer qu'il fût le premier « web-designer », on peut constater que les préoccupations informationnelles du genre humain n'ont guère varié en vingt-et-un siècles.

L'hypertexte inaugure cependant – et avec une radicalité qui contribue à son aspect déterminant parce que discriminant – une différence de taille en se plaçant dans le cadre d'une civilisation de l'optique (qui est agissante) et non plus de l'image.

L'analyse minutieuse des procédés d'interfaçage⁸³ utilisés dans la conception et dans l'ergonomie des sites web nous offre un condensé intéressant de l'ensemble de ces artefacts. La place de l'image dans ces interfaces est en effet prépondérante et certains en avaient pressenti les causes, ainsi [Aarseth 95] écrivit : « *Les images s'avèrent des interfaces plus puissantes que les textes pour les relations spatiales, et de ce fait, cette migration du texte au graphique est naturelle et inévitable.* » De fait, les images ont été très tôt utilisées – et souvent sur-utilisées de manière inadaptée ou inefficace – dans les procédés d'interfaçage de premier niveau. Elles ont progressivement trouvé leur véritable place et sont devenues la base navigationnelle des interfaces de deuxième génération. Enfin, avec les interfaces de niveau trois (encore en cours de

⁸³ Voir le tableau disponible en annexe 4 « Stratégie des interfaces », ainsi que [Ertzscheid 01b].

développement pour ce qui est des avatars et des programmes de recherche holographiques mais déjà constituées et opératoires dans les mondes virtuels et les environnement VRML), elles ne sont plus de simples « images du monde » fonctionnant comme autant de rappels par stimulus de notre environnement habituel, ni des modélisations graphiques fortement signifiantes, mais elles deviennent, bien plus qu'une image, le reflet de notre propre image, une image qui nous est analogiquement proche, mais que le procédé de diffraction auquel elle est soumise nous rend d'une certaine manière étrangère. L'image de notre propre subjectivité, l'image dialogique de notre corps.

Si elle doit se produire un jour, la domestication du paradigme holographique conjuguée à la maîtrise des bio-technologies, de l'informatique moléculaire et des nano-technologies permettra peut-être de rendre parfaitement adéquate la définition que [Gibson 85 p.64] donne du Cyberspace « *une hallucination consensuelle vécue quotidiennement en toute légalité par des dizaines de millions d'opérateurs (...). Une représentation graphique de données extraites des mémoires de tous les ordinateurs du système humain. Une complexité impensable.* » Se posera alors avec une acuité renouvelée le problème de la navigation, de l'orientation et de la mise en place de repères stables ou à tout le moins facilement identifiables dans cette complexité. Mais la solution de ce problème pourra probablement être trouvée dans l'énoncé de ses propres termes : en effet, toutes les recherches dans le domaine de la cognition attestent avec [Minsky 88 p.300], l'un de ses fondateurs, que : « (...) *notre système visuel peut supporter simultanément plus de processus actifs que notre système linguistique, ce qui réduit la nécessité de leurs interruptions mutuelles.* » La « surcharge » visuelle a une marge de tolérance plus haute que la surcharge linguistique ce qui recule d'autant le moment de la surcharge cognitive, et pourra peut être la désamorcer entièrement.

6.7. Lisible, scriptible, visible.

« [...] *ce qui peut être aujourd'hui écrit [c'est] le scriptible. Pourquoi le scriptible est-il notre valeur ? Parce que l'enjeu du travail littéraire (de la littérature comme travail), c'est de faire du lecteur, non plus un consommateur mais un producteur de texte. (...) Ce lecteur est alors plongé dans une sorte d'oisiveté, d'intransitivité, et, pour tout dire, de sérieux : au lieu de jouer lui-même, d'accéder pleinement à l'enchantement du signifiant, à la volupté de l'écriture, il ne lui reste plus que la pauvre liberté de recevoir ou de rejeter le texte : la lecture n'est plus qu'un referendum. En face du texte scriptible s'établit donc sa contrevaleur, sa valeur négative, réactive : ce qui peut être lu, mais non écrit : le lisible. Nous appelons classique tout texte lisible.* » [Barthes 70 p.10]

Lisible, scriptible, visible. Trilogie manifeste de la succession des paradigmes. Lisible pour le texte classique, scriptible pour le texte moderne, "post-moderne", visible pour l'hypertexte. Chacune de ces étapes se construit et reprend à son compte tout ou partie de celles qui l'ont précédée. Ainsi, si la marque de l'hypertexte est celle du visible, il s'agit bien d'une combinatoire complexe dont le but est de faire du visible avec du scriptible, de rendre visible le scriptible à l'aide des parcours de lisibilités enchevêtrées. Le visible ne rend plus compte simplement d'une dynamique d'affichage, voire de transparence. Il est une dynamique de l'inscription et de ses conditions de lisibilité dans une cinétique plus englobante : celle des significations

soumises à l'interaction. Le visible est un concept porteur d'une diachronicité propre au cours de laquelle la logique de son rapport au monde fut plusieurs fois bouleversée :

« En fait, l'ère de la logique formelle de l'image c'est celle de la peinture, de la gravure, de l'architecture qui s'achève avec le 18^{ème} siècle. L'ère de la logique dialectique, c'est celle de la photographie, de la cinématographie, ou si l'on préfère, celle du photogramme, au 19^{ème} siècle. L'ère de la logique paradoxale de l'image est celle qui débute avec l'invention de la vidéographie, de l'holographie et de l'infographie ... comme si, en cette fin du 20^{ème} siècle, l'achèvement de la modernité était lui-même marqué par l'achèvement d'une logique de représentation publique. » [Virilio 88b p.38]

A l'instar de l'hypertexte, le visible s'organise autour d'un axe double ; d'un côté l'ensemble des « images » : images mentales, littéraires, symboliques, images au service du sens, images affectées de niveaux de significations et de réalités différents selon qu'elles se donnent à voir sous leurs aspects d'icône ou d'idole⁸⁴. De l'autre côté du miroir du visible, on trouve l'image virtuelle⁸⁵, l'image hologramme⁸⁶, l'image de synthèse⁸⁷, l'hyperimage⁸⁸.

Les premières ne sont pas plus au service des secondes que le texte n'est au service de l'hypertexte. Nul ne peut affirmer aujourd'hui que « *Ceci tuera cela* ». Nul ne saurait prédire lequel des paradigmes décrits – et sous quelle forme – sera celui qu'adoptera le futur. Seule demeure certaine cette brisure d'une unicité des significations (texte) et des représentations (images) au profit d'une multiplicité de type rhizomatique. A l'instar du texte redevenant un « champ méthodologique », « *L'image échappe enfin à la sphère des métaphores pour entrer dans le monde des modèles.* » [Quéau 93 p.32] Ce changement de nature comporte ses propres risques : ceux de l'atomisation, de la fragmentation, de l'indiscernabilité des origines, tous ces risques qui sont ceux prenant place dans le temps d'une session et dans celui plus uniforme de l'ensemble de sessions individuelles et collectives dont l'agrégation est l'image de la temporalité à l'oeuvre dans les réseaux. « *Avec le passage de l'analogique au numérique (...) ce que saisit la vue n'est plus alors qu'un modèle logico-mathématique provisoirement stabilisé.* » [Debray 92 p.386]

Il en est évidemment de même pour le texte. Quels sont les outils, les procédures, les systèmes qui lui permettent de continuer à construire du sens dans une dynamique qui n'est plus que celle du provisoire,

⁸⁴ [Quéau 93 p.21] définit l'icône comme une « image réellement médiatrice » à la différence de l'idole.

⁸⁵ [Kerckhove 88 p.76] « En optique, on parle d'image virtuelle lorsque, au lieu d'aboutir à son point de focalisation déterminé, sur une surface « dure » au-delà de l'objectif (lentille convexe), l'image est renvoyée en-deça de l'objectif (par une lentille concave) et se forme entre l'objet et l'objectif. « Imagerie, comme l'explique Virilio, sans support apparent, sans autre persistance que celle de la mémoire visuelle, mentale ou instrumentale. » »

⁸⁶ [Kerckhove 88 p.76] « Les propriétés spécifiques, à la fois virtuelles et réelles de l'hologramme, viennent de ce qu'il présente en même temps les caractéristiques d'un prisme et d'une lentille convexe, capable donc d'effectuer simultanément la convergence et la diffraction des rayons lumineux. »

⁸⁷ [Quéau 93 p.30] « Avec l'image de synthèse apparaît un nouveau rapport entre le langage et l'image. Le lisible peut désormais engendrer le visible. Des formalismes abstraits peuvent pour la première fois produire directement des images. »

⁸⁸ [Veillon 97] « Le concept « d'hyperimages » renvoie à la notion d'hypertexte (...). Superposition d'images fixes ou animées, les hyperimages constituent un agrégat de représentations symboliques ou réelles. Ces différents niveaux de représentation sont accessibles par la navigation, dont le parcours crée les conditions de la relation fondatrice de l'apprentissage. L'ensemble ainsi constitué restitue un environnement aussi naturel que possible laissant libre cours à l'intuition du « promeneur » virtuel. Des algorithmes génétiques gouvernent certains choix de stratégie, de mode d'interaction et de navigation afin de réguler l'exploitation du réseau et pallier la tendance proliférante des hyperimages. »

du métastable, du rhizomatique : c'est à la réalité de cette nouvelle textualité que nous allons maintenant nous intéresser.

Citations originales.

Point 4. Emergence de nouvelles subjectivités.

- [Kac 91]
 - « 1. Generation and manipulation with digital tools of elements of the text (...) : the modelling stage ;
 - 2. Study and previous decomposition of the multiple visual configurations the text will eventually have (...) ;
 - 3. rendering of the lettres and words, i.e. assignment of shades and textures to the surface of the models (...);
 - 4. (...) creation of the animated sequences (...);
 - 5. Exportation of the file to an animation software and editing of the sequences (...);
 - 6. Frame-accurate sequential recording on film (...)
 - 7. Sequential recording of individual scenes (...)
 - 8. Final holographic synthesis (...) in white light. »
- [Lindow 90 p.408] « Hypertext system is both an author's tool and a reader medium. »
- [Berners-Lee 96a] Intercreativity : « something where people are building things together, not just interacting with the computer, you are interacting with people and being part of a whole milieu, a mass which is bound together by information. »

Point 5. Le texte et ses nouvelles modalités.

- [Burrows 97] « which have previously existed in printed or manuscript form ».
- [Burrows 97]
 - « the markup scheme employed
 - the extent to which the edition is dependent on specific software
 - the method of distribution or publication
 - the overall structure or architecture of the edition
 - the type of edition involved ».
- [Burrows 97] « Eclecticism is inherent in the electronic format and is likely to persist for some considerable time. »
- [Lindow 90 p.426] « Even if all texts (however defined) always exist in some relation to one another, before the advent of hypertext technology, such interrelations could only exist within individual minds that perceived these relations or within other texts that asserted the existence of such relations. »
- [Lindow 90 p.412] « electronic linking radically changes the experience of text by changing its spatial and temporal relation to other texts. »
- [Masson 00] « Text [that] becomes a present tense palimpsest where what shines through are not past versions but potential, alternate views. »

Point 6. L'image comme nouveau matériau textuel.

- [Bennington 95] « A real hypertext is a sort of image of textuality rather than a realization of it. »
- [Richards 00 p.69] « Lindow and Bolter support the notion that a visual paradigm of communication – epitomized by the electronic image – is replacing the print paradigm of verbal representation. »

section C

7. Générateurs de textes.

« Comme nous pouvons d'ores et déjà le suspecter, il ne sera plus possible de parler de texte de façon autonome : il n'y aura plus de texte. Il y aura en revanche un système texte-programme-machine. »
[Barras 95 p.75]

Dès lors qu'il entre dans la sphère du littéraire pour, selon le sens dont il est porteur, s'y épanouir ou s'y évanouir, le texte y pénètre avec dans son sillage tout un appareillage critique (son para-texte) devenu consubstantiel. S'interroger sur les textes qui font la littérature, c'est entreprendre un travail de révélation, de mise à jour, semblable en bien des points à celui de l'archéologue. *« Il est très important d'étudier comment un texte est produit et comment toute lecture de ce texte ne doit pas être autre chose que la mise au clair du processus de génération de sa structure. »* [Eco 85 p.8]. Plotin définissait l'architecture comme « ce qui reste de l'édifice une fois la pierre ôtée ». En cela il fut probablement le premier « structuraliste ». Mais quel que soit le mode opératoire choisi pour l'investigation critique, qu'elle soit structuraliste ou plus proche des pratiques d'un Sainte-Beuve, est toujours immédiatement perceptible la tension :

« (...) entre la « pure » analyse textuelle – endogène, arrimée à l'étude de formes dont l'organisation singulière dans le texte serait seule productrice de sens – et l'analyse contextualisante qui raisonne en termes de pratiques d'écriture dont la raison est construite à travers des ensembles plus vastes de pratiques sociales. » [Chartier & Jouhaud 89 p.54]

La critique objective, s'il peut en exister une, se situe probablement au confluent de ces deux approches. Affirmation qui peut être fondée par l'étude des générateurs de texte. En effet, ils permettent – ou obligent – à réconcilier ces deux approches. Parce que la nouveauté technologique qu'ils apportent tient essentiellement aux processus de création qui fondent l'objet texte tel que nous le percevons, ils relèvent au premier plan d'une approche de type « structuraliste ». Mais parce que cette réflexion sur les modes de génération est avouée et non dissimulée, le discours qui la fonde est constamment présent et lisible, offrant ainsi un point d'observation inégalé sur les aspirations profondes qui motivent les « auteurs » d'une telle entreprise et nous donnent à lire en ce sens des schémas cognitifs profondément ancrés dans ces « *pratiques sociales* » d'écriture dont parlent [Chartier & Jouhaud 89].

La problématique de la génération de texte fait écho à celle, plus ancienne, de l'intrusion du « mécanique » – au sens de traitement non-humain – aussi bien en littérature que dans l'ensemble des outils et systèmes d'information. Il suffit de se souvenir de certaines réactions consécutives à l'arrivée d'outils de « traitement » et non encore de « génération », pour mesurer toute la portée problématique de ces questions.

« Le traitement de texte est une méthode schizophrénique de création littéraire où le dialogue entre l'écrivain et l'écrit pervertit l'inspiration, interfère sur la logique du concepteur, favorise le dédoublement de personnalité, incite à la pratique du détournement de pensée, introduit le faux et l'usage du faux dans l'inscription scriptuaire. » [Curval 88 p.142]

Nous n'entrerons délibérément pas dans le débat critique de surface qui s'interroge sur les qualités et les défauts de la littérature produite de l'outil et non plus de l'esprit. Notre travail se limitera à tenter de mesurer les enjeux de ses potentialités avérées et leur impact sur les textes en termes de littérarité. A cette

fin, nous commencerons par en retracer la genèse et à en préciser les modes opératoires et techniques. Nous ne traiterons ici que des outils de génération et non des outils « d'aide à l'écriture ». Ces derniers, fréquemment utilisés en ingénierie pédagogique, reposent sur des postulats théoriques propres au champ dans lequel ils s'inscrivent, postulats théoriques complétés par d'autres, issus notamment de la psychologie cognitive et des théories de l'éducation. Les générateurs auxquels nous nous intéresserons ici ont tous partie liée avec une certaine forme de littérarité, en ce qu'ils mettent au premier plan de la génération des procédures rhétoriques et/ou stylistiques, et n'ont pas pour fonction d'intégrer au service et en amont des mécanismes de génération une quelconque psychologie de l'apprenant ou un quelconque profil d'utilisateur.

La littérature générative, ou littérature générée par ordinateur, existe d'abord par ses aspects techniques. C'est probablement pour cela qu'à la différence de ses « concurrentes » (littérature assistée par ordinateur, écriture collaborative, etc.) elle s'est d'emblée accaparée le terme pourtant fortement connoté de « littérature », tout en voulant s'en démarquer : « (...) *la littérature générative ne vise pas une lecture « standard » mais plutôt un effet de spectacle : elle est une littérature qui veut se déployer dans l'espace, le temps, l'interaction et le mouvement.* » [Balpe 97a] Il s'agit bien d'une littérature particulière, neuve, qui semble se caractériser par la prédominance du *spectare* sur le *scribere*, la prédominance de la perspective focale sur l'horizon narratif, se consacrant entièrement aux effets spectaculaires d'une littérature panoramique. Toute interrogation sur une partie authentifiée d'un tout – partie qui cherche sa légitimation dans la revendication chaque fois renouvelée de son inscription dans un champ plus large – toute interrogation sur la partie donc, mène logiquement à repenser la globalité dans laquelle elle prend place. Ainsi, approcher la génération de textes pour la définir revient à poser la question de savoir ce qu'est la littérature, où plus précisément, de quelle littérature fait-elle partie ?

Entre autres avantages, l'étude de cette littérature générative légitime l'approche que nous tentons de mettre en œuvre dans ce travail, en questionnant les champs littéraires, techniques et socio-organisationnels au travers de l'étude des machines à communiquer dont les générateurs font évidemment partie. Pour illustrer ce point, souvenons-nous, avec [Piolat & Roussey 92 p.122] que :

« Assimiler l'activité de rédaction à une tâche de résolution de problèmes est dépourvu d'intérêt si cette visée théorique consiste en une simple déclaration d'intention ayant pour but de rapprocher, à moindre coût, ce champ d'étude d'autres domaines de la psychologie dont l'analyse est résolument plus « cognitive ». Par contre, cette assimilation peut être fructueuse si elle impose d'étudier la production écrite selon des perspectives théoriques et méthodologiques attestées en résolution de problèmes. »

Le rappel à venir des fondements techniques de cette littérature nous confirmera que l'approche la plus souvent choisie est bien celle de la résolution de problèmes, décomposés en sous-tâches auxquelles s'appliquent différents niveaux d'automatisation. Néanmoins l'activité de création-rédaction (dans le cadre des générateurs hypertextuels) est également proche par bien des aspects de l'aide à la décision : il s'agit, pour le concepteur de déterminer les choix à laisser ouverts ou ce qui peut faire l'objet d'un choix en offrant un équivalent à cette activité cognitive au niveau de l'architecture logicielle de génération. En cela, la

littérature générative apparaît tout à fait semblable et se heurte aux mêmes questionnements que la science documentaire et, plus globalement, que les sciences de l'information et de la communication, entre aide à la décision et résolution de problèmes et constitue donc un angle d'approche et un point d'observation privilégié pour le traitement de ces deux orientations de notre problématique.

7.1. Approches techniques.

Les définitions de la littérature générée par ordinateur (L.G.O.) abondent plus qu'elle ne font défaut. Cette discipline comptant parmi ses membres nombre de techniciens et d'informaticiens, peut *a priori* paraître éloignée de préoccupations strictement littéraires. Pourtant, toutes les définitions qui en sont données tendent à la ramener et à l'ancrer dans le champ du littéraire. Nous avons choisi de retenir la définition donnée par [Blanquet 94 p.134] pour ses qualités de concision et de genericité : « *La génération de textes est la possibilité pour un ordinateur de générer par ordre de difficulté croissante des expressions, des phrases ou du texte dans un style acceptable pour un être humain. (...).* » Cette question de l'acceptabilité stylistique d'une telle littérature est au cœur du débat qui anime aujourd'hui la société de l'information⁸⁹ et fut stigmatisée par Calvino quand il s'interrogea pour savoir « *quel serait le style d'un automate littéraire ?* »⁹⁰, rejoignant également le test fondateur de l'intelligence artificielle, le test de Turing⁹¹. Là aussi, il s'agit, via le machinique, de se rapprocher au plus près de l'humain, prouvant encore une fois s'il en était besoin la proximité et la richesse d'interaction de ces deux champs que sont la littérature dans ce qu'elle a de plus caractéristique et de plus irréductible (la stylistique) et la science de l'information telle qu'elle se déploie aujourd'hui autour de disciplines comme l'intelligence artificielle et la linguistique computationnelle, le champ d'expérimentation de l'une servant de terrain d'application privilégié aux autres.

La proximité de ces deux champs apparaît également dans la méthodologie choisie par la L.G.O. pour traiter ses objets. [Blanquet 94 p.134] poursuit sa définition en précisant :

- « *Très globalement, on distingue dans les mécanismes de génération linguistique deux étapes :*
- *la génération profonde (rôle du composant stratégique) consiste à déterminer le contenu et l'organisation du texte écrit ou oral.*
 - *la génération de surface (le rôle du composant tactique est de choisir les mots et les structures syntaxiques adéquats).* »

Cette méthodologie (qui fonctionne comme une axiomatique dans la mesure où elle jette les bases de la discipline et n'est contestée par aucun de ses praticiens) est en tous points semblable à celle qui conditionne le déroulement d'une analyse stylistique⁹² dans laquelle il s'agit d'établir les modalités et les motivations qui permettent de passer d'une représentation interne du sens à une forme de surface correspondante, qui est celle du texte étudié.

⁸⁹ essentiellement au travers de problématiques comme celle du filtrage de l'information sur les réseaux. Elle est également au cœur de toutes les problématiques de la traduction automatique.

⁹⁰ voir le point 7.6. « La quête d'un Graal stylistique. »

⁹¹ [Turing & Girard 95]

⁹² telle que pratiquée et théorisée par le groupe E.R.O.S. (Etudes et Recherches à Orientation Stylistique) au travers, notamment de la revue Champs du signe, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.

Parce qu'elle renvoie simultanément aux problèmes de génération du sens et de formulation d'énoncés cohérents ou stylistiquement identifiables, et parce qu'elle regroupe ces deux aspects dans une même discipline, la complexité de la démarche entreprise par la L.G.O. nécessite pour être menée à terme de sérier les problèmes qui entrent dans son champ : elle reprend donc les acquis théoriques et méthodologiques attestés en résolution de problèmes, consistant à décomposer une situation initiale complexe en situations plus simples et plus directement appréhendables par l'esprit, *in fine* plus directement traitables par la machine en charge de la génération. « *Comme toute tâche complexe, la génération de texte peut-être décomposée en une série de tâches plus élémentaires (principe de modularité) : (a) détermination des buts de la communication, (b) choix des contenus, (c) élaboration du plan de texte, (d) formulation linguistique, (e) expression, (f) révision.* » [Anis 92 p.9] Une fois ces mécanismes avérés, il s'agit de recomposer le tout pour lui donner une cohérence et l'on bascule alors de la résolution de problèmes à l'aide à la décision, dont la méthodologie diffère sensiblement en ce qu'elle fonctionne davantage par agrégation que par discrimination.

Une autre caractéristique technique essentielle de la L.G.O. est celle pointée par [Bootz 96a] :

« *Ce [texte-à-voir] est constitué de deux ensembles : les données qui sont des informations utilisées par la fonction génération, et le source⁹³ composé des ordres qui seront exécutés lors de la génération. (...) Ces ordres permettent de réaliser deux types de comportements : la séquentialité (faire) et la bifurcation (si ... alors).* »

La plupart des générateurs disposent effectivement de ces deux grands types d'action, la séquentialité (faire) et la bifurcation, également appelée « contrôle ». Chacun d'eux peut être indifféremment utilisé en génération profonde ou en génération de surface. Là s'arrête la génération, cédant alors la place à l'herméneutique et à l'analyse (ou la production) des significations présentes au sein des entités ainsi produites.

« *Bien entendu l'ordinateur ne « comprend » pas ce qu'il produit. Il ne fait que suivre le processus qu'on lui a indiqué. (...) C'est pourquoi les règles qui régissent la génération de texte ne sont pas des règles de compréhension mais de cohérence. La compréhension, elle, est apportée par la « coopérativité lectorielle », c'est-à-dire par l'appropriation du texte par le lecteur. (...) Sans lecteur, le texte généré n'a aucun sens, contrairement au texte traditionnel à qui son auteur donne au moins un sens au moment même où il le crée.* » [Balpe 97e]⁹⁴

7.2. Hypertexte et générateurs.

La place de l'hypertexte dans les thématiques de la L.G.O. – son point d'entrée principal – est celui de l'aide à la décision. En effet, s'il est une constante commune à la plupart des générateurs de texte, et ce

⁹³ il s'agit du fichier contenant le « code-source ».

⁹⁴ le site du LaBArt <http://www.labart.univ-paris8.fr/gtextes/explic.htm> contient une description détaillée de l'un des générateurs disponibles sur ce site « *L'ordinateur dispose d'abord de dictionnaires thématiques. Chacun de ces dictionnaires est constitué de différentes classes de mots – listes de mots, groupes de mots – ou de phrases. (...) Plus un système génératif est constitué de classes renvoyant à des sous-classes, plus l'aléatoire a une place importante dans la génération du texte, et moins l'auteur du système peut prévoir son résultat : la génération d'un texte ne consiste donc en rien d'autre qu'en la transformation linéaire de l'ensemble des états non-finis en une chaîne d'états finis* ».

depuis les fondements de la discipline, elle est d'ordre hypertextuelle : la navigation dans les générateurs de textes et la lecture des textes générés se fait systématiquement selon des modes hypertextuels. Il peut s'agir d'un hypertexte sur-simplifié permettant simplement d'automatiser au niveau du texte affiché des choix essentiellement binaires, ou d'architectures hypertextuelles complexes fonctionnant sur des arborescences distribuées et/ou non-linéaires et intégrant des boucles cybernétiques à fort taux de contrainte, rendues la plupart du temps totalement transparentes pour l'utilisateur. C'est pour cette raison que sitôt entré dans le champ de la L.G.O. on parle de « *moteurs d'hypertextes* ». Leur fonctionnement peut être décrit de la manière suivante :

« Les mécanismes d'abstraction peuvent servir à construire des moteurs d'hypertexte. Les recherches récentes suivent des approches multiples. Faute d'une terminologie commune, elles font référence à un article fondateur de Garg. Son analyse s'appuie sur les critères suivants :

- *pertinence de l'information pour l'utilisateur ;*
- *structure de l'information par opposition au contenu ;*
- *assemblage d'unités d'information ;*
- *développement en parallèle par des auteurs multiples ;*
- *distinction entre le domaine général d'information et l'information spécifique de l'hypertexte ;*
- *conservation des versions successives de la création ;*

Ainsi dans un hypertexte strictement défini, un nœud d'information ne peut être créé que s'il existe un nœud du domaine de même catégorie, donc au niveau supérieur. Ceci est indispensable pour que l'objet d'information hérite des attributs de l'objet du domaine.

La méthode d'agrégation sert à référencer une collection d'objets par un identifiant en imposant à ces objets une même contrainte spécifique. La méthode de généralisation, au contraire, réunit les propriétés des objets de la collection qu'elle définit ; elle permet d'appliquer des opérateurs aux objets génériques (obtenir la liste des documents de tous types par tel auteur sans devoir spécifier les types, le nombre total de documents, spécifier les relations communes aux objets génériques, etc.). » [Laufer & Scavetta 92 p.74]

On trouve là un moyen de s'approcher plus avant de la nature profonde de l'organisation hypertextuelle – adoptée ici pour ses aspects essentiellement pratiques et pragmatiques – qui permet, sur une base agglutinante forte de traiter simultanément les composantes techniques et sociales d'un même objet (l'individuel et le collectif, la cause et la conséquence ...), et de permettre à la fois l'inscription dans l'esprit et la saisie par ce dernier d'aspects a priori cognitivement différenciés d'une même réalité tangible, en isolant des composantes environnementales fortes. Son extension et son utilisation systématique dans ce champ constitue donc un nouvel indicateur de sa puissance explicative et des nouvelles voies d'investigation qu'elle ouvre en permettant de se rapprocher un peu plus du fonctionnement si complexe de l'esprit humain. Et si elle n'est encore comparable aujourd'hui qu'au fonctionnement du cerveau d'un organisme mono-cellulaire du moins permet-elle de commencer à appréhender et à questionner l'intimité de ce fonctionnement.

Nous utilisons ici le terme « agglutinant » dans sa double acception, médicale et linguistique. « *En termes de médecine, [l'action d'agglutiner désigne le] recollement de parties contiguës accidentellement divisées ; c'est la première période de l'adhésion des plaies.* »⁹⁵ Le mode opératoire qu'offre l'hypertexte à la

⁹⁵ Dictionnaire Littré.

L.G.O. a également pour fonction de redonner du sens à l'activité initiale de division des tâches sur laquelle elle se base.

De la même manière – tel qu'il se donne à lire sur le web au travers de certaines ontologies⁹⁶ établies dès son commencement par les annuaires de recherche (www.yahoo.fr) ou plus globalement par le mécanisme de liaison et de navigation parmi une masse de documents – de la même manière donc, le « *grand hypertexte* » témoigne d'une synergie planétaire à la fois transparente⁹⁷ et transcendante⁹⁸ qui a pour finalité de donner à voir et d'ouvrir l'accès à une connaissance, qui est elle même le reflet des mécanismes complexes et subtils de constitution du savoir. Naudé, Otlet et les premiers encyclopédistes avaient déjà ressenti, perçu et même parfois formalisé cette dynamique de la connaissance, mais elle demeurait alors inaccessible, tant techniquement que cognitivement, l'esprit cartésien présidant aux projets menés par ces précurseurs s'accommodant difficilement de la part d'infini qu'elle recèle.

Le procédé d'agglutination revêt, en linguistique cette fois, une part plus « dynamique » :

« En linguistique, l'agglutination est le procédé par lequel un ou plusieurs mots, étant dans un rapport de dépendance avec un autre mot, s'introduisent, à l'aide de certaines modifications, dans le corps du mot dont ils dépendent, ou se joignent à lui, de manière à composer avec lui un mot unique. Ainsi, par exemple, il y a des langues où, dans cette phrase : Le cerf que j'ai chassé hier, les mots que j'ai chassé hier s'incorporent avec cerf et en suivent toutes les modifications. » Dictionnaire Littré.

A partir d'une dépendance initiale⁹⁹, implicite ou explicite, entre certains termes, certains textes, certains contextes ou certains environnements, des mécanismes de recomposition se constituent et nous échappent encore : même si elle n'est pas véritablement infinie, la masse des éléments reliés dépasse toute tentative de perception globale, et les mécanismes de recomposition se mettent en place alors même que nous déployons notre effort pour percevoir et assimiler cette totalité, et s'y ajoutent perpétuellement. Il faut alors accepter, pour comprendre les implications sociales et cognitives de l'hypertexte, que toute approche de cette notion ne peut se faire que d'une manière asymptotique¹⁰⁰, l'écart minimal entre la réalité de l'objet étudié (l'hypertexte ou l'organisation hypertextuelle) et la réalité des conditions expérimentales de l'étude restant irréductiblement constant. Ce qui ne signifie d'ailleurs pas que l'étude soit impossible, mais simplement qu'elle doit intégrer cette part d'entropie, de non-prédictibilité.

Il était donc logique que, travaillée en profondeur par l'application de principes hypertextuels récurrents, cette littérature soit amenée à s'intéresser à l'hypertexte comme objet et non plus comme simple vecteur, et que les principales innovations et les voies de recherche ouvertes à l'heure actuelle se fassent dans le sens de la génération d'hypertextes et non plus simplement de textes. En fixant l'hypertexte comme finalité de la recherche, la L.G.O. s'ancre dans une problématique contemporaine qui est celle de la navigation, du classement et de l'orientation dans une masse de données initialement inappréhensible par

⁹⁶ voir notre troisième chapitre, point 7 « Le rôle à jouer des ontologies ».

⁹⁷ nous ne sommes pour rien dans les liens qui sont créés, par exemple, vers un texte que l'on vient de mettre en ligne.

⁹⁸ le taux d'accroissement des liens et des parties liées qui composent le réseau nous dépasse complètement.

⁹⁹ notion qui est à la base de la théorie du chaos où l'on parle de dépendance sensitive aux conditions initiales.

¹⁰⁰ voir aussi le point 7.6.3. « Navigation tangentielle » du chapitre trois.